



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

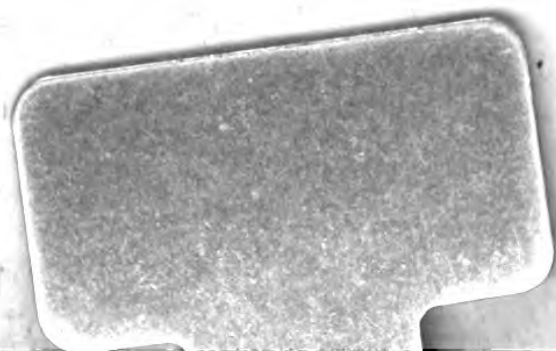
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

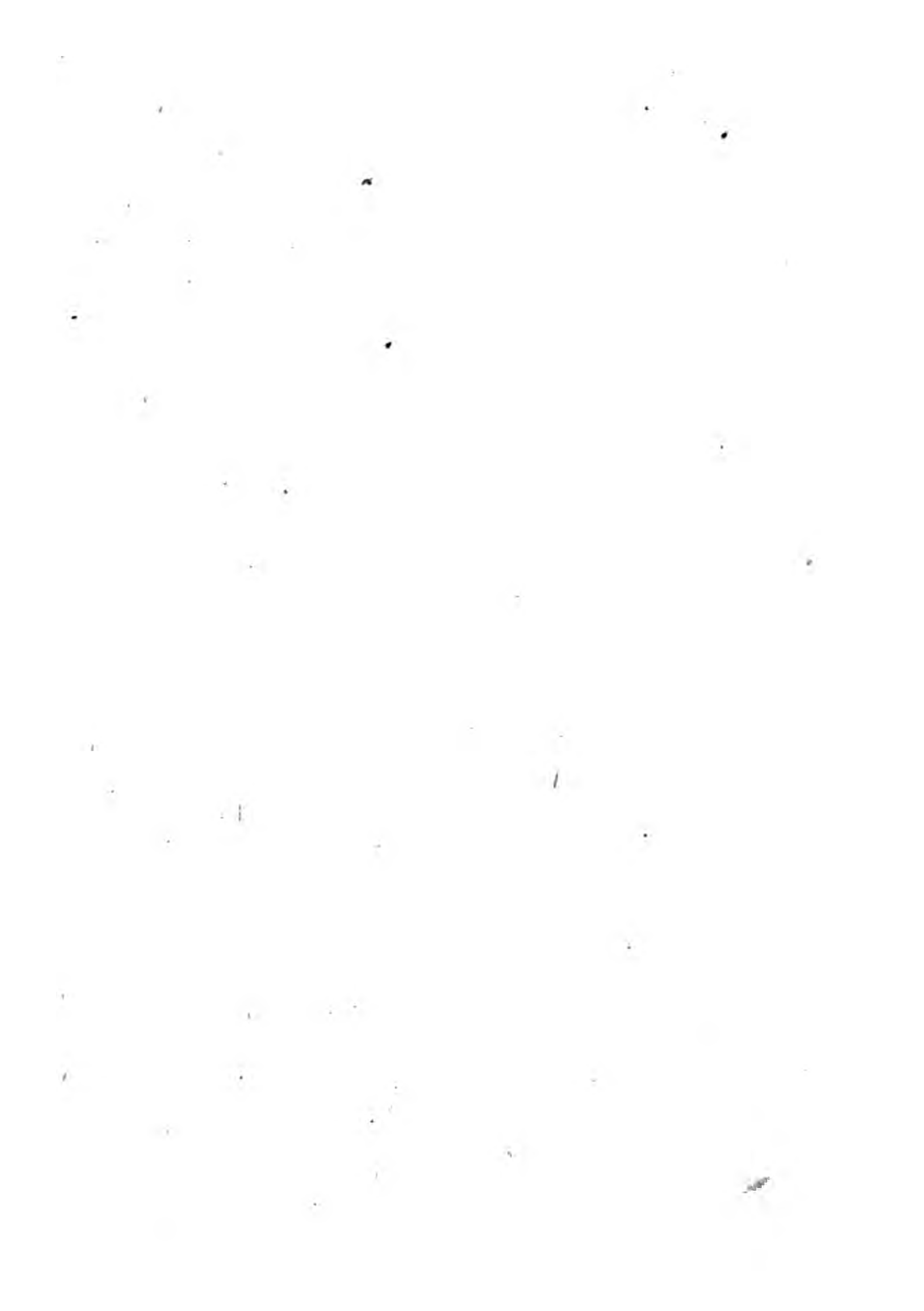


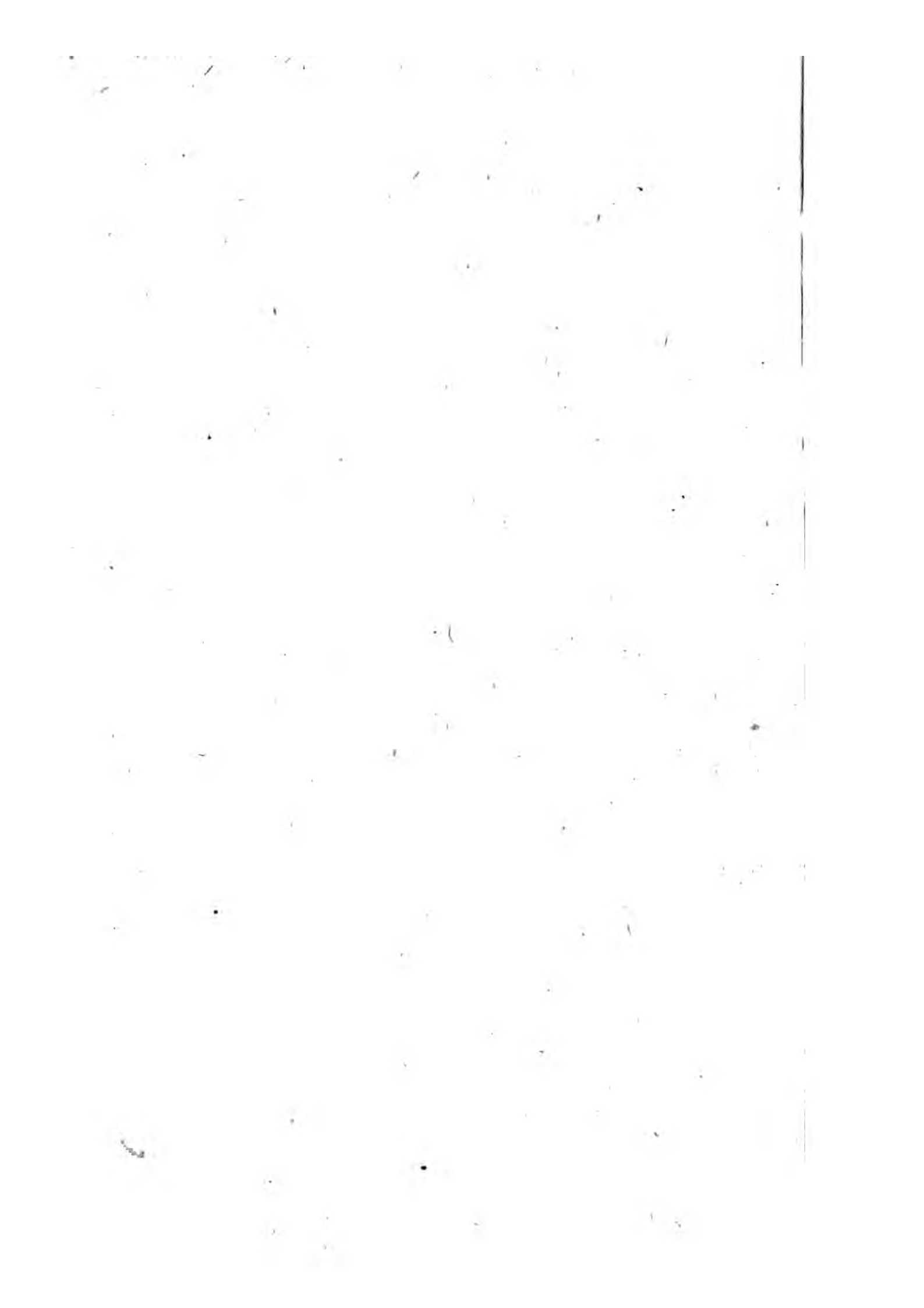
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Vet. Fr. III A. 87







**LES**  
**DEUX FRÈRES.**

IMP. DE HAUMAN ET COMPE. — DELTOMBE, GÉRANT.  
Rue du Nord, no 8.

*100 228 112*

LES  
**DEUX FRÈRES**

PAR

**H. De Balzac.**



**BRUXELLES.**

**SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.**

Hauman et Ce.

—  
1841

**SPENCER**





# I

## LES DESCOINGS ET LES ROUGET.

En 1792, la bourgeoisie d'Issoudun jouissait d'un médecin nommé Rouget, qui passait pour un homme profondément malicieux. Il rendait, au dire de quelques gens hardis, sa femme assez malheureuse, quoique ce fût la plus belle femme de la ville. Peut-être cette femme était-elle un peu sotte. Malgré l'inquisition des amis, le comérage des indifférents et les médisances des jaloux, l'intérieur de ce ménage fut peu connu. Le docteur Rouget était un de ces hommes des-

quels on dit familièrement : « *Il n'est pas com-  
mode.* » Aussi, pendant sa vie, gardait-on le silence  
sur lui et lui fit-on bonne mine.

Cette femme, une demoiselle Descoings, assez  
malingre déjà quand elle était fille, et ce fut, disait-  
on, une raison pour le médecin de l'épouser, avait eu d'abord un fils, alors âgé de vingt-six  
ans ; puis une fille, venue par hasard dix ans  
après le frère, et à laquelle, disait-on toujours,  
le médecin ne s'attendait pas. Cette fille, un peu  
tard venue, avait nom Agathe. Ces petits faits  
sont si simples, si ordinaires, que rien ne semble  
justifier un historien de les placer en tête d'un  
récit ; mais, s'ils n'étaient pas connus, un homme  
de la trempe du docteur Rouget serait jugé comme  
un monstre, comme un père dénaturé ; tandis  
qu'il a obéi tout bonnement à de mauvais pen-  
chants, que beaucoup de gens abritent sous ce  
terrible axiome : *Un homme doit avoir du carac-  
tère !* et qui a causé le malheur de bien des  
femmes.

Les Descoings, commissionnaires en laines,  
se chargeaient également de vendre pour les pro-

priétaires ou d'acheter pour les marchands, les toisons d'or du Berry, et tiraient des deux côtés un droit de la commission. A ce métier, ils devinrent riches et furent avarés : morale de bien des existences.

Descoings le fils, le cadet de madame Rouget, ne se plut pas à Issoudun ; il alla chercher fortune à Paris, et s'y établit épicier dans la rue Saint-Honoré. Ce fut sa perte. Mais que voulez-vous ? l'épicier est entraîné vers son commerce par une force attractive égale à la force de répulsion qui en éloigne les artistes. On n'a pas assez étudié les forces sociales qui constituent les diverses vocations : il serait curieux de savoir ce qui détermine un homme à se faire papetier plutôt que boulanger, du moment où les fils ne succèdent pas forcément au métier de leur père comme chez les Égyptiens. L'amour avait aidé la vocation chez Descoings. Il s'était dit : Et moi aussi, je serai épicier ! en se disant autre chose intérieurement à l'aspect de sa patronne, fort belle créature de laquelle il devint éperdument amoureux. Sans autre aide que la patience, et un peu d'argent que

lui envoyèrent ses père et mère, il épousa la veuve de son prédécesseur. A ce moment, Descoings faisait d'excellentes affaires, et pouvait avoir quarante ans.

Les vieux Descoings vivaient encore à cette époque. S'ils ne faisaient plus la commission dans les laines, ils employaient leurs fonds à l'achat des biens nationaux : autre toison d'or ! Leur gendre, prévoyant la mort de sa femme, envoya sa fille à Paris, chez Descoings, son beau-frère, autant pour lui faire voir la capitale, que par une pensée matoise : il savait Descoings sans enfants. Madame Descoings, de deux ans plus âgée que son mari, se portait fort bien ; mais elle était grasse comme une grive après la vendange, et le rusé Rouget savait assez de médecine pour se douter que M. et madame Descoings, contrairement à la morale des contes de fées, seraient toujours heureux et n'auraient jamais d'enfants. Ce ménage pourrait se passionner pour Agathe. Or, par des raisons sur lesquelles il garda bien le secret, M. Rouget voulait déshériter sa fille et se flattait d'arriver à ses fins en la dépaysant. Cette

jeune personne, alors la plus belle fille d'Issoudun, ne ressemblait ni à son père ni à sa mère. Sa naissance avait été la cause d'une brouille éternelle entre le docteur Rouget et son ami intime, M. Lousteau, l'ancien subdélégué qui venait de quitter Issoudun. Quand une famille s'expatrie, les naturels d'un pays aussi séduisant que l'est Issoudun, ont le droit de chercher les raisons d'un acte si exorbitant. Au dire de quelques fines langues, M. Rouget, homme vindicatif, s'était écrié que Lousteau ne mourrait que de sa main. Chez un médecin, le mot avait de la portée. Quand l'Assemblée nationale supprima les subdélégués, Lousteau partit et ne revint jamais à Issoudun.

Depuis le départ de cette famille, madame Rouget passa tout son temps chez la propre sœur de l'ex-subdélégué, madame Hochon, qui avait sa maison place Saint-Jean, et qui vécut fort vieille. Madame Hochon fut donc la seule personne à qui madame Rouget confiait ses peines ; aussi le peu qu'on en sut fut-il dit par cette bonne dame, et toujours après la mort du docteur. Le premier mot de cette pauvre femme, quand son

mari lui eut parlé d'envoyer Agathe à Paris , fut :  
— Je ne reverrai plus ma fille. Et elle a eu tristement raison , disait alors la respectable madame Hochon.

La pauvre mère devint alors jaune comme un coing , et son état ne démentit point les dires de ceux qui prétendaient que Rouget la tuait à petit feu. Les façons de son grand niais de fils devaient contribuer à rendre sa vie malheureuse. Peu retenu , peut-être encouragé par son père , ce garçon , stupide en tout point , n'avait ni les attentions ni le respect qu'un fils doit à sa mère. Jean-Jacques Rouget ressemblait à son père , mais en mal , et le docteur n'était pas déjà très-bien , ni au moral ni au physique.

L'arrivée de la belle Agathe Rouget ne porta point bonheur à son oncle Descoings. Dans la semaine ou plutôt dans la décade , la république était proclamée , il fut incarcéré sur un mot de Robespierre à Fouquier-Tinville. Descoings , qui eut l'imprudence de croire la famine factice , eut la sottise de communiquer son opinion ( il pensait que les opinions étaient libres ) à plusieurs de ses

clients et clientes, tout en les servant. La femme de ménage de Robespierre, qui, par malheur pour Descoings, l'honorait de sa pratique, regarda cette croyance comme insultante pour Maximilien I<sup>er</sup>. Cette estimable citoyenne, qui n'avait pas d'ailleurs à se louer des manières du citoyen Descoings, et qui regardait la beauté de la citoyenne Descoings comme une sorte d'aristocratie, envenima les propos de Descoings en les répétant à son bon et doux maître, qui fit arrêter l'épicier, sous la vulgaire accusation d'*accaparement*.

Descoings en prison, sa femme s'agita pour le faire mettre en liberté ; mais ses démarches furent si maladroites qu'un observateur qui l'eût écoutée parlant aux arbitres de sa destinée aurait pu croire qu'elle voulait s'en défaire honnêtement. Madame Descoings connaissait Bridau, l'un des secrétaires de Roland, ministre de l'intérieur, le bras droit de tous ceux qui se succédèrent à ce ministère. Elle mit en campagne Bridau pour sauver l'épicier. Le très-incorruptible chef de bureau, l'une de ces vertueuses dupes, toujours si admirables de désintéressement, se garda bien de corrompre



ceux de qui dépendait le sort de Descoings : il essaya de les éclairer ! Éclairer les gens de ce temps-là , autant aurait valu les prier de rétablir les Bourbons. Le ministre girondin qui luttait alors contre Robespierre , dit à Bridau : — De quoi te mêles-tu ? Tous ceux que l'honnête chef alla voir lui répétèrent cette phrase atroce : — De quoi te mêles-tu ? Bridau conseilla sagement à madame Descoings de se tenir tranquille ; mais , au lieu de se concilier l'estime de la femme de ménage de Robespierre , elle jeta feu et flamme contre cette dénonciatrice , et alla voir un conventionnel , qui tremblait pour lui-même , et qui lui dit : — J'en parlerai à Robespierre. La belle épicière s'endormit sur cette parole , et naturellement ce protecteur garda le plus profond silence. Quelques pains de sucre , quelques bouteilles de bonnes liqueurs données à la femme de ménage , auraient sauvé Descoings. Ce petit accident prouve qu'en révolution , il est aussi dangereux d'employer à son salut des honnêtes gens que des coquins. Si Descoings périt , il eut du moins la gloire d'aller à l'échafaud en compagnie d'André de Chénier. Là ,

sans doute, l'Épicerie et la Poésie s'embrassèrent pour la première fois en personne, car elles auront toujours des relations secrètes. La mort de Descoings fit beaucoup plus de sensation que celle d'André de Chénier : il a fallu plus de trente ans pour reconnaître que la France avait plus perdu avec Chénier qu'avec Descoings. La mesure de Robespierre eut cela de bon que, jusqu'en 1830, les épiciers effrayés ne se mêlèrent plus de politique. La boutique de Descoings était à cent pas du logement de Robespierre ; son successeur y fit de mauvaises affaires, et César Birotteau s'établit à cette place ; mais comme si l'échafaud y eût mis un germe de malheur, le célèbre inventeur de la *double pâte des sultanes* et de l'*eau carminative* s'y ruina. La solution de ce problème regarde les sciences occultes.

Pendant les quelques visites que le chef de bureau fit à la femme de l'infortuné Descoings, il fut frappé de la beauté calme, froide, candide d'Agathe Rouget ; et lorsqu'il vint consoler la veuve, qui fut assez inconsolable pour ne pas continuer le commerce de son second défunt, il

finit par épouser dans la décade, et après l'arrivée du père qui ne se fit pas attendre, cette charmante fille à laquelle il ne déplut point. Le médecin, ravi de voir les choses se succéder au delà de ses souhaits, puisque sa femme devenait, sauf les droits de sa belle-sœur, seule héritière des Descoings, accourut à Paris, moins pour assister au mariage d'Agathe que pour faire rédiger le contrat à sa guise. Le désintéressement et l'amour excessif du citoyen Bridau laissèrent carte blanche à la perfidie du médecin, qui exploita l'aveuglement de son gendre, comme la suite de cette histoire vous le démontrera.

Madame Rouget, ou plus exactement le docteur hérita donc de tous les biens, meubles et immeubles, de M. et de madame Descoings, père et mère, qui moururent à deux ans l'un de l'autre. Puis Rouget finit par avoir raison de sa femme, qui mourut vers 1799. Et il eut des vignes, et il acheta sa belle maison d'Issoudun, place Saint-Jean, le quartier des richards, en face celle de madame Hochon, qui ne pouvait pas le souffrir. Son fils bien-aimé ne savait rien faire. Avant la

révolution, il l'avait retiré du collège de Pont-le-Voy, tenu par les oratoriens, ayant achevé ses classes, mais sans que le régent lui eût découvert la moindre capacité, ni la plus ordinaire aptitude. Le docteur destinait son fils à l'état de propriétaire; il le laissa donc croître en richesse, en sottise et en santé, sûr que cet enfant en saurait toujours autant que les plus savants en se laissant vivre et mourir.

Dès 1799, les malins d'Issoudun donnaient environ trente mille livres de rente au père Rouget. Dans ce temps-là, sa femme venait de mourir, il menait encore une vie très-débauchée qu'il ne cessa que par force; mais, pour ne pas rompre avec tous les vices, il conserva la plus vive amitié pour le bon vin et se fit avare. Ce médecin, plein de caractère mourut en 1805, sans avoir marié son fils. Dieu sait alors combien la bourgeoisie d'Issoudun parla sur le compte de cet homme, et combien d'anecdotes il circula sur son horrible vie privée.

Jean-Jacques Rouget resta garçon par des raisons graves dont l'explication forme une partie im-

portante de cette histoire. Son célibat fut en partie causé par la faute du docteur. Mais tout viendra, dans cette scène, en son lieu et place. Maintenant, il est nécessaire d'examiner les effets de la vengeance exercée par le père sur une fille qu'il ne regardait pas comme la sienne, et qui, croyez-le bien, lui appartenait légitimement. Personne à Issoudun n'avait remarqué l'un de ces accidents bizarres qui font de la génération un abîme où la science se perd. Agathe ressemblait à la mère du docteur Rouget. De même que, selon une observation vulgaire, la goutte saute par-dessus une génération, et va d'un grand-père à un petit-fils, de même il n'est pas rare de voir la ressemblance, soit physique, soit morale, se comporter aussi fantasquement que la goutte. L'aîné des enfants d'Agathe, qui ressemblait à sa mère, eut tout le moral du docteur Rouget, son grand-père. Léguons la solution de cet autre problème au **xx<sup>e</sup>** siècle, avec une belle nomenclature d'animalcules microscopiques, et nos neveux écriront peut-être autant de sottises que nos corps savants en ont écrit.

## II

### LA FAMILLE BRIDAU.

Agathe Rouget avait une de ces figures destinées, comme celle de Marie, mère de Notre-Seigneur, à rester toujours vierges, même après le mariage. Son portrait, qui existe encore dans l'atelier de Bridau, montre un ovale parfait, une blancheur inaltérée et sans le moindre grain de rousseur, malgré sa chevelure d'or. Plus d'un artiste, en admirant ce front pur, cette bouche discrète, ce nez fin, de jolies oreilles, de longs cils aux yeux, et des yeux d'un bleu foncé, d'une

tendresse infinie , enfin cette figure empreinte de placidité , demande aujourd'hui à notre grand peintre : — Est-ce la copie d'une tête de Raphaël ?

Jamais homme ne fut mieux inspiré que le chef de bureau en épousant cette jeune fille. Agathe réalisa l'idéal de la ménagère élevée en province et qui n'a jamais quitté sa mère. Pieuse sans être dévote , elle n'avait d'autre instruction que celle donnée aux femmes par l'Église ; aussi fut-elle une épouse accomplie dans le sens vulgaire , car son ignorance des choses de la vie engendra plus d'un malheur. L'épithète d'une célèbre Romaine : *Elle fit de la tapisserie et garda la maison* , rend admirablement compte de cette existence pure , simple et tranquille.

Dès le consulat , Bridau s'attacha fanatiquement à Napoléon , qui le nomma chef de division en 1804 , un an avant la mort de Rouget. Aussi , riche de douze mille francs d'appointements et recevant des gratifications , Bridau fut-il très-insouciant des honteux résultats de la liquidation qui se fit à Issoudun , et par laquelle Agathe n'eut

rien. Six mois avant sa mort, le père Rouget avait vendu à son fils une portion de ses biens; le reste fut attribué à Jean-Jacques, tant à titre de donation par testament qu'à titre d'héritier. Une avance d'hoirie de cent mille francs, faite à Agathe dans son contrat de mariage, représentait sa part dans la succession de sa mère et de son père.

Idolâtre de l'empereur, Bridau servit avec un devouement de séide les puissantes conceptions de ce demi-dieu moderne, qui trouvant tout détruit en France, y voulut tout organiser. Jamais le chef de division ne disait : Assez. Projets, mémoires, rapports, études, il accepta les plus lourds fardeaux, tant il était heureux de seconder l'empereur. Il l'aimait comme homme, il l'adorait comme souverain et ne souffrait pas la moindre critique sur ses actes ni sur ses projets.

De 1804 à 1808, le chef de division se logea dans un grand et bel appartement sur le quai Voltaire, à deux pas de son ministère et des Tuileries. Une cuisinière et un valet de chambre, tel fut tout le domestique du ménage au temps de la splendeur de madame Bridau. Agathe, toujours



levée la première , allait à la halle accompagnée de sa cuisinière ; et pendant que le domestique faisait l'appartement, elle veillait au déjeuner. Bridau ne se rendait jamais au ministère que sur les dix heures. Tant que dura leur union , sa femme éprouva le même plaisir à lui préparer un exquis déjeuner , seul repas que Bridau fit avec plaisir. En toute saison , quelque temps qu'il fit , lorsqu'il partait, Agathe le regardait par la fenêtre allant au ministère , et ne rentrait la tête que quand il avait tourné la rue du Bac. Elle desservait alors elle-même , donnait son coup d'œil à l'appartement ; puis elle s'habillait , jouait avec ses enfants, les promenait ou recevait ses visites en attendant le retour de Bridau. Quand le chef de division rapportait des travaux urgents , elle s'installait auprès de sa table , dans son cabinet , muette comme une statue et tricotant en le voyant travailler , veillant tant qu'il veillait , se couchant quelques instants avant lui. Quelquefois les époux allaient au spectacle dans les loges du ministère. Ces jours-là le ménage dînait chez un restaurateur , et le spectacle que présentait le

restaurant causait toujours à madame Bridau ce vif plaisir qu'il donne aux personnes qui n'ont pas vu Paris. Forcée souvent d'accepter de ces grands diners priés qu'on offrait au chef de division qui menait une portion du ministère de l'intérieur, et que Bridau rendait honorablement, Agathe obéissait aux luxe des toilettes d'alors ; mais elle avait sa richesse d'apparat qu'elle quittait au retour avec joie, en reprenant dans son ménage sa simplicité de provinciale. Une fois par semaine, le jeudi, Bridau recevait ses amis. On jouait le soir à la bouillotte. Enfin il donnait un grand bal le mardi gras. Ce peu de mots est l'histoire de toute leur vie conjugale.

Cette vie uniforme eut trois grands événements : la naissance de deux enfants, nés à trois ans de distance et la mort de Bridau qui périt, en 1808, tué par ses travaux et par ses veilles, au moment où l'empereur allait le nommer directeur général, comte, et conseiller d'État. En ce temps, Napoléon s'adonna spécialement aux affaires de l'intérieur, il accabla Bridau de travail et acheva de ruiner la santé de ce bureaucrate

intrépide. Napoléon, à qui jamais Bridau n'avait rien demandé, s'était enquis de ses mœurs et de sa fortune. En apprenant que cet homme dévoué ne possédait rien que sa place, il reconnut une de ces âmes incorruptibles qui rehaussaient, qui moralisaient son administration, il avait donc résolu de surprendre Bridau par d'éclatantes récompenses. Le désir de terminer son travail avant le départ de l'empereur pour l'Espagne tua le chef de division, il eut une fièvre inflammatoire.

A son retour, l'empereur, qui vint préparer en quelques jours à Paris, sa campagne de 1809, dit en apprenant cette perte : « Il y a des hommes qu'on ne remplace jamais ! » Frappé d'un dévouement que n'attendait aucun de ces brillants témoignages réservés à ses soldats, l'empereur résolut de créer un ordre richement rétribué pour le civil comme il avait créé la Légion d'honneur pour le militaire. L'impression produite sur lui par la mort de Bridau lui fit imaginer l'ordre de la Réunion ; mais il n'eut pas le temps d'achever cette création aristocratique dont le souvenir est si bien aboli qu'au nom de cet ordre éphémère,

la plupart des lecteurs se demanderont quel en était l'insigne : il se portait avec un ruban bleu. L'empereur appela cet ordre la Réunion dans la pensée de confondre l'ordre de la Toison d'or de la cour d'Espagne avec l'ordre de la Toison d'or de la cour d'Autriche. La Providence, a dit un diplomate prussien, a su empêcher cette profanation.

L'empereur se fit rendre compte de la situation de madame Bridau. Les deux enfants eurent chacun une bourse entière au lycée impérial, et l'empereur mit tous les frais de leur éducation à la charge de sa cassette. Puis il fit inscrire madame Bridau pour une pension de 4,000 francs, en se réservant sans doute de veiller à la fortune des deux fils.

Depuis son mariage jusqu'à la mort de son mari, madame Bridau n'avait pas eu la moindre relation avec Issoudun. Elle était sur le point d'accoucher de son second fils au moment où elle perdit sa mère. Quand son père, de qui elle se savait peu aimée, mourut, il s'agissait du sacre de l'empereur. Le couronnement donna tant de

travail à Bridau qu'elle ne voulut pas le quitter. Jean-Jacques Rouget, son frère, ne lui avait pas écrit un mot depuis son départ d'Issoudun. Tout en s'affligeant de la tacite répudiation de sa famille, elle finit par penser très-rarement à ceux qui ne pensaient point à elle. Elle recevait tous les ans une lettre de sa marraine, madame Hochon, à laquelle elle répondait des banalités, sans étudier les avis que cette vieille dame donnait à mots couverts.

Lors de la mort du docteur Rouget, madame Hochon écrivit à sa filleule qu'elle n'aurait rien de son père si elle n'envoyait sa procuration à M. Hochon. Agathe eut de la répugnance à tourmenter son frère. Soit que Bridau comprît que la spoliation était conforme au droit et à la coutume du Berry, soit que cet homme pur et juste partageât la grandeur d'âme et l'indifférence de sa femme en matière d'intérêt, il ne voulut point écouter Roguin, son notaire, qui lui conseillait de profiter de sa position pour contester les actes par lesquels le père avait réussi à priver sa fille de sa part *légitime*. Les époux approuvèrent ce qui se

fit alors à Issoudun. Cependant, en ces circonstances, Roguin avait fait réfléchir le chef de division sur les intérêts compromis de sa femme. Cet homme supérieur pensa que, s'il mourait, Agathe se trouverait sans fortune. Il voulut alors examiner l'état de ses affaires. Il trouva que, de 1793 à 1805, ils avaient été forcés de prendre environ 30,000 francs sur les 50,000 francs effectifs que le vieux Rouget avait donnés à sa fille, et il plaça les 20,000 francs restant sur le grand-livre. Les fonds étaient alors à 45, sa femme eut donc environ 2,000 livres de rente sur l'État.

Veuve, madame Bridau pouvait donc vivre honorablement avec six mille livres de rentes. Toujours un peu femme de province, elle voulut renvoyer le domestique de Bridau, ne garder que sa cuisinière et changer d'appartement; mais son amie intime qui persistait à se dire sa tante, madame Descoings vendit son mobilier, quitta son appartement et vint demeurer avec Agathe, en faisant du cabinet de feu Bridau une chambre à coucher. Ces deux veuves réunirent leurs revenus et se virent à la tête de douze mille francs de

rente. Cette conduite semble simple et naturelle : mais rien dans la vie n'exige plus d'attention que les choses qui paraissent naturelles. On se défie toujours assez de l'extraordinaire. Aussi voyez-vous les hommes d'expérience, les avoués, les juges, les médecins, les prêtres attacher une énorme importance aux affaires simples. On les trouve méticuleux. Le serpent sous les fleurs est un des plus beaux mythes que l'antiquité nous ait légués pour la conduite de nos affaires. Combien de fois les sots disent pour s'excuser à leurs propres yeux et à ceux des autres : C'était si simple que tout le monde y aurait été pris.

En 1809, madame Descoings, qui ne disait point son âge, avait cinquante neuf ans. Nommée dans son temps la belle épicière, elle était une de ces femmes si rares que le temps respecte, et devait à une excellente constitution le privilège de garder une beauté qui néanmoins ne soutenait pas un examen sérieux. De moyenne taille, grasse, fraîche, elle avait de belles épaules, un teint légèrement rosé. Ses cheveux blonds, qui tiraient sur le châtain, n'offraient pas, malgré la cata-

strophe de Descoings, le moindre changement de couleur. La Descoings était friande ; elle aimait à se faire de bons petits plats ; mais, quoiqu'elle parût penser à la cuisine, elle adorait le spectacle et cultivait un vice enveloppé par elle dans le plus profond mystère : elle mettait à la loterie ! Ne serait-ce pas cet abîme que la mythologie nous a signalé par le tonneau des Danaïdes ? La Descoings, on doit nommer ainsi une femme qui jouait à la loterie, dépensait peut-être un peu trop en toilette, comme toutes les femmes qui ont le bonheur de rester jeunes longtemps ; mais hormis ces légers défauts, elle était la femme la plus agréable à vivre, elle était de l'avis de tout le monde, ne contrariait personne ; elle avait une gaieté douce et communicative. Elle possédait encore une qualité parisienne qui platt infiniment aux commis retraités et aux vieux négociants, elle entendait la plaisanterie. Si elle ne s'était pas remariée en troisièmes nocces, ce fut sans doute la faute de l'époque. Durant les guerres de l'empire, les gens à marier trouvaient trop facilement de jeunes filles belles et



riches pour s'occuper des femmes de soixante ans.

Madame Descoings voulut égayer madame Bridau : elle la fit aller souvent au spectacle et en voiture , elle composa d'excellents petits dîners , elle essaya même de la marier avec son fils Bixiou ! Hélas ! elle lui avoua le terrible secret profondément gardé par elle , par défunt Descoings et par son notaire. La jeune , l'élégante Descoings , qui se donnait trente et quelques années , avait un fils de trente-deux ans nommé Bixiou , déjà veuf , major au 21<sup>e</sup> de ligne , qui périt colonel à Dresde , laissant un fils unique. La Descoings ne voyait jamais que secrètement son petit-fils Bixiou , et le faisait passer pour le fils de son premier mari et d'une première femme. Sa confiance fut un acte de prudence : le fils du colonel , élevé au lycée impérial avec les deux petits Bridau , y eut une demi-bourse. Ce garçon , déjà fin et malicieux au lycée , s'est fait une certaine réputation comme dessinateur et comme homme d'esprit.

Agathe n'aimait plus rien au monde que ses

enfants et ne voulait plus vivre que pour eux, elle se refusa à de secondes noces et par raison et par fidélité à Bridau. Mais il est plus facile à une femme d'être bonne épouse que d'être une bonne mère. Une mère veuve a deux tâches dont les obligations se contredisent. Elle reste mère et doit exercer la puissance paternelle. Peu de femmes sont assez fortes pour comprendre et jouer ce double rôle. Aussi la pauvre Agathe, malgré ses vertus, fut-elle la cause innocente de bien des malheurs.

Par suite de son peu d'esprit et de la confiance à laquelle s'habituent les belles âmes, Agathe fut la dupe de madame Descoings qui la plongea dans un effroyable malheur. La Descoings nourrissait des ternes, et la loterie ne faisait pas crédit à ses actionnaires. Elle gouvernait la maison ; elle put donc employer à ses mises l'argent destiné au ménage qu'elle endetta progressivement. Quand les dettes arrivèrent à dix mille fr., elle fit de plus fortes mises en espérant que son terne favori, qui n'était pas sorti depuis neuf ans, comblerait l'abîme du déficit. La dette monta dès

lors rapidement. Arrivée au chiffre de vingt mille francs, la Descoings perdit la tête et ne gagna pas le terne. Elle voulut alors engager sa fortune pour rembourser sa nièce ; mais Roguin, son notaire, lui démontra l'impossibilité de cet honnête dessein. Feu Rouget, le beau-frère de Descoings, avait résolu tous les droits de madame Descoings par un usufruit qui grevait les biens du frère de madame Bridau. Aucun usurier ne voudrait prêter vingt mille francs à une femme de soixante-trois ans sur un usufruit d'environ quatre mille francs.

Un matin, la Descoings alla se jeter aux pieds de sa nièce, et, tout en sanglotant, avoua l'état des choses. Madame Bridau ne lui fit aucun reproche, elle renvoya le domestique et la cuisinière, vendit le superflu de son mobilier, vendit les trois quarts de son inscription sur le grand-livre, paya tout, et donna congé de son appartement.

### III

#### LES VEUVES MALHEUREUSES.

Un des plus horribles coins de Paris est certainement la partie de la rue Mazarine , à partir de la rue Guénégaud jusqu'à l'endroit où elle se réunit à la rue de Seine , derrière le palais de l'Institut. Les hautes murailles grises du collège et de la bibliothèque que le cardinal Mazarin offrit à la ville de Paris , et où devait un jour se loger l'Académie française , jettent des ombres glaciales sur ce coin de rue. Le soleil s'y montre rarement. La bise du nord y souffle. La pauvre

veuve ruinée vint se loger au troisième étage d'une des maisons situées dans ce coin humide, noir et froid.

Devant cette maison, s'élèvent les bâtiments de l'Institut, où se trouvaient alors les loges des animaux féroces, connus sous le nom d'artistes par les bourgeois et sous le nom de rapins dans les ateliers. On y entraît rapin, on pouvait en sortir élève du gouvernement à Rome. Cette opération ne se faisait pas sans des tapages extraordinaires aux époques de l'année où l'on enfermait les concurrents dans ces loges. Pour être lauréats, ils devaient avoir fait, dans un temps donné, qui sculpteur, le modèle en terre glaise d'une statue ; qui peintre, l'un des tableaux que vous pouvez voir à l'école des Beaux-Arts ; qui musicien, une cantate : qui architecte, un projet de monument. Au moment où ces lignes sont écrites, cette ménagerie a été transportée de ces bâtiments sombres et froids dans l'élégant palais des Beaux-Arts, à quelques pas de là.

Des fenêtres de madame Bridau, l'œil plongeait sur ces loges grillées, vue profondément

triste. Au nord, la perspective est bornée par le dôme de l'Institut. En remontant la rue, les yeux ont pour toute récréation la file de fiacres qui stationnent dans le haut de la rue Mazarine. Aussi la veuve finit-elle par mettre sur ses fenêtres trois caisses pleines de terre où elle cultiva l'un de ces jardins aériens que menacent les ordonnances de police, et dont les végétations raréfient le jour et l'air. Cette maison, adossée à une autre qui donne rue de Seine, a nécessairement peu de profondeur, l'escalier y tourne sur lui-même. Ce troisième étage est le dernier. Trois fenêtres, trois pièces, une salle à manger, un petit salon, une chambre à coucher, et en face, de l'autre côté du palier, une petite cuisine au-dessus, deux chambres de garçon et un immense grenier sans destination. Madame Bridau choisit ce logement pour trois raisons : la modicité du prix, il coûtait quatre cents fr., aussi fit-elle un bail de neuf ans ; la proximité du collège ; elle était à peu de distance du lycée impérial ; enfin elle restait dans le quartier où elle avait pris ses habitudes.

L'intérieur de l'appartement fut en harmonie

avec la maison. La salle à manger , tendue d'un petit papier jaune à fleurs vertes , et dont le carreau rouge ne fut pas frotté , n'eut que le strict nécessaire : une table , deux buffets , six chaises , le tout provenant de l'appartement quitté. Le salon fut orné d'un tapis d'Aubusson donné à Bridau lors du renouvellement du mobilier au ministère. La veuve y mit un de ces meubles communs , en acajou , à têtes égyptiennes , que Jacob Desmalter fabriquait par grosses en 1806, et garni d'une étoffe en soie verte à rosaces blanches.

Au dessus du canapé , le portrait de Bridau , fait au pastel par une main amie , attirait aussitôt les regards. Quoique l'art pût y trouver à reprendre , on reconnaissait bien sur le front la fermeté de ce grand citoyen obscur. La sérénité de ses yeux , à la fois doux et fiers , y était bien rendue. La sagacité , de laquelle ses lèvres prudentes témoignaient , et le sourire franc , l'air de cet homme de qui l'empereur disait : *Justum et tenacem*, avaient été saisis sinon avec talent, du moins avec exactitude. En considérant ce portrait , on

voyait que l'homme avait toujours fait son devoir. Sa physionomie exprimait cette incorruptibilité qu'on accorde à plusieurs hommes employés sous la république.

En regard et au-dessus d'un table à jeu, brillait le portrait de l'empereur colorié, fait par Vernet, et où Napoléon passe rapidement à cheval, suivi de son escorte. Agathe se donna deux grandes cages d'oiseaux, l'une pleine de serins, l'autre d'oiseaux des Indes. Elle s'adonnait à ce goût enfantin depuis la perte, irréparable pour elle comme pour beaucoup de monde, qu'elle avait faite.

Quant à la chambre de la veuve, elle fut, au bout de trois mois, ce qu'elle devait être jusqu'au jour néfaste où elle fut obligée de la quitter, un fouillis qu'aucune description ne pourrait mettre en ordre. Les chats y faisaient leur domicile sur les bergères, les serins, mis parfois en liberté, y laissaient des virgules sur tous les meubles. La pauvre bonne veuve y posait pour eux du millet et du mouron en plusieurs endroits. Les chats y trouvaient des friandises dans des soucoupes écor-



nées. Les hardes traînaient. Cette chambre sentait la province et la fidélité. Tout ce qui avait appartenu à feu Bridau y fut soigneusement conservé. Ses ustensiles de bureau obtinrent les soins qu'autrefois la veuve d'un paladin eût donnés à ses armes. Chacun comprendra le culte touchant de cette femme d'après un seul détail. Elle avait enveloppé et cacheté une plume, et mis cette inscription sur l'enveloppe : « Dernière plume dont se soit servi mon cher mari. » La tasse dans laquelle il avait bu sa dernière gorgée était sous verre sur la cheminée. Les bonnets et les faux cheveux trônèrent plus tard sur les globes de verre qui recouvraient ces précieuses reliques. Depuis la mort de Bridau, il n'y avait plus chez cette jeune veuve de trente-cinq ans ni trace de coquetterie ni soins de femme. Séparée du seul homme qu'elle eût connu, estimé, aimé, qui ne lui avait pas donné le moindre chagrin, elle ne s'était plus sentie femme, tout lui fut indifférent ; elle ne s'habilla plus. Jamais rien ne fut ni plus simple ni plus complet que cette démission du bonheur conjugal et de la coquetterie.

Certains êtres reçoivent de l'amour la puissance de transporter leur *moi* dans un autre , et quand il leur est enlevé , la vie ne leur est plus possible.

Agathe , qui ne pouvait plus exister que pour ses enfants , éprouvait une tristesse infinie en voyant combien de privations sa ruine allait leur imposer. Depuis son emménagement rue Mazarine , elle eut dans sa physionomie une teinte de mélancolie qui la rendit touchante. Elle comptait bien un peu sur l'empereur , mais l'empereur ne pouvait rien faire de plus que ce qu'il faisait pour le moment : sa cassette donnait par an six cents francs pour chaque enfant , outre la bourse.

Quant à la brillante Descoings , elle occupa , au second , un appartement pareil à celui de sa nièce. Elle avait fait une délégation en règle à madame Bridau , de mille écus à prendre par préférence sur son usufruit. Roguin , le notaire , avait mis madame Bridau en règle à cet égard , mais il fallait environ sept ans pour que le remboursement eût réparé le mal. Roguin , chargé de rétablir les quinze cents francs de rente , en-

caissait à mesure les sommes ainsi retenues. La Descoings, réduite à douze cents francs, vivait petitement avec sa nièce. Ces deux honnêtes, mais faibles créatures, prirent le matin seulement une femme de ménage pour elles deux; et la Descoings, qui aimait à cuisiner, faisait le diner. Le soir, quelques amis, des employés du ministère, autrefois placés par Bridau, venaient faire la partie avec les deux veuves. La Descoings nourrissait toujours son terne, qui s'entêtait, disait-elle, à ne pas sortir. Elle espérait rendre d'un seul coup ce qu'elle avait emprunté forcément à sa nièce. Elle aimait les deux petits Bridau plus que son petit-fils Bixiou, tant elle avait le sentiment de ses torts envers eux, et tant elle admirait la bonté de sa nièce, qui, dans ses plus grandes souffrances, ne lui adressa jamais le moindre reproche. Aussi croyez que Joseph et Philippe étaient choyés chez la Descoings. Semblable à toutes les personnes qui ont un vice à se faire pardonner, la vieille actionnaire de la loterie impériale de France leur arrangeait de petits dîners chargés de friandises. Plus tard, Joseph

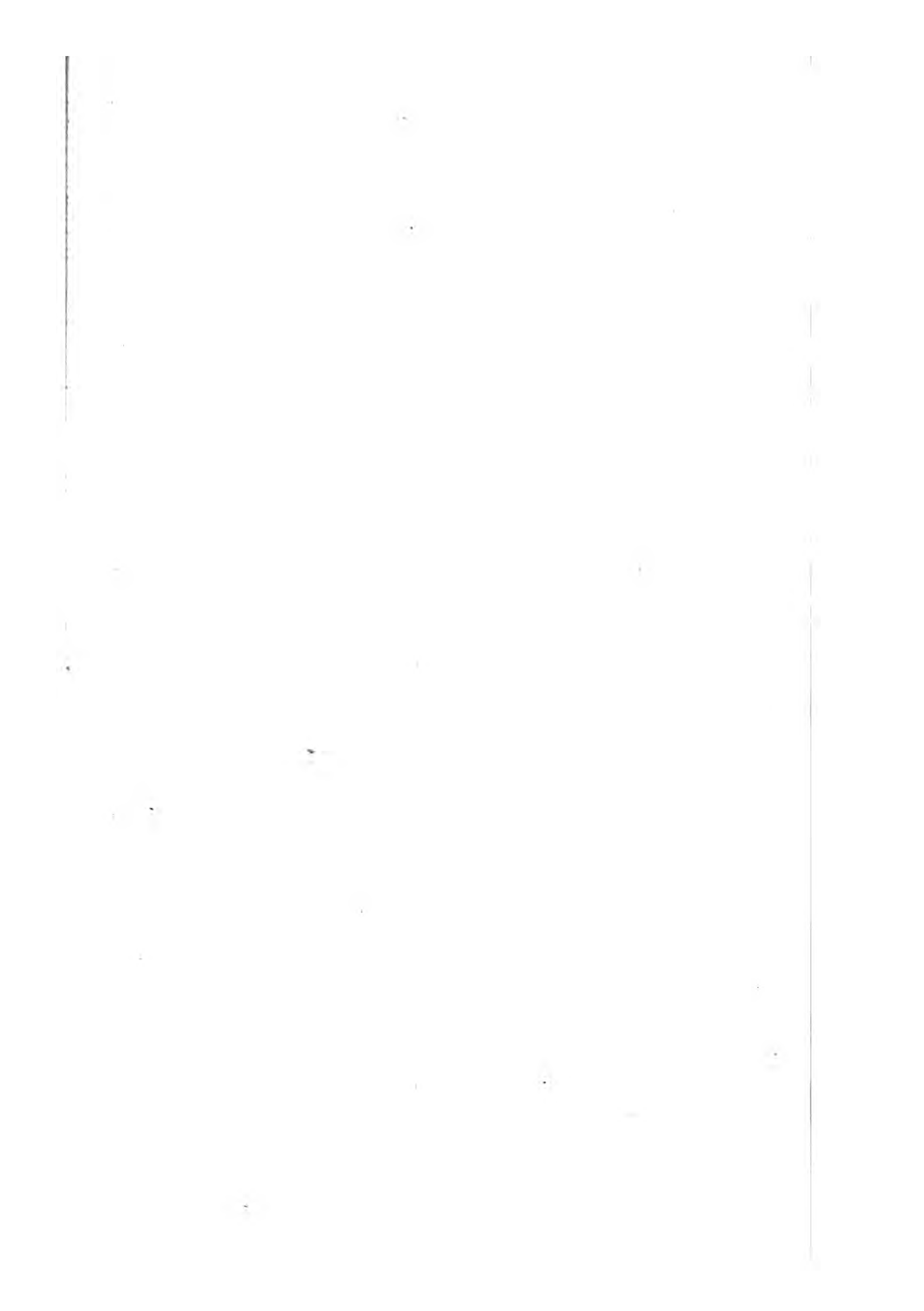
et Philippe extrayaient de sa poche quelque argent, le cadet pour des fusins, des crayons, du papier, des estompes; l'aîné pour des chaussons aux pommes, des billes, des ficelles et des couteaux. Sa passion l'avait amenée à se contenter de cinquante francs par mois pour toutes ses dépenses, afin de pouvoir jouer le reste.

De son côté, madame Bridau, par amour maternel, ne laissait pas sa dépense s'élever à une somme plus considérable. Pour se punir de sa confiance, elle se retranchait héroïquement ses petites jouissances. Comme chez beaucoup d'esprits timides et d'intelligence bornée, un seul sentiment froissé et sa défiance réveillée l'amenaient à déployer si largement un défaut, qu'il prenait la consistance d'une vertu. L'empereur pouvait oublier, se disait-elle, il pouvait périr dans une bataille, sa pension cesserait avec elle. Elle frémissait en voyant des chances pour que ses enfants restassent sans aucune fortune au monde. Incapable de comprendre les calculs de Roguin quand il essayait de lui démontrer qu'en sept ans une retenue de trois mille francs sur

l'usufruit de madame Descoings lui rétablirait les rentes vendues, elle ne croyait ni au notaire, ni à sa tante, ni à l'État; elle ne comptait plus que sur elle-même et sur ses privations. En mettant chaque année de côté mille écus sur sa pension, elle aurait trente mille francs au bout de dix ans, avec lesquels elle constituerait déjà quinze cents francs de rente pour un de ses enfants; à trente-six ans, elle avait assez le droit de croire pouvoir vivre encore vingt ans. En suivant ce système, elle devait donner de quoi vivre à chacun d'eux.

Ainsi ces deux veuves étaient passées d'une fausse opulence à une misère volontaire, l'une sous la conduite d'un vice, et l'autre sous les enseignes de la vertu la plus pure. Rien de toutes ces choses si menues n'est inutile à l'enseignement profond qui résultera de cette histoire prise aux intérêts les plus ordinaires de la vie, mais dont la portée n'en sera peut-être que plus étendue. La vue des loges, le frétillement des rapins dans la rue, la nécessité de regarder le ciel pour se consoler des effroyables perspectives qui

cernent ce coin toujours humide , l'aspect de ce portrait encore plein d'âme et de grandeur malgré le faire du peintre amateur, le spectacle des couleurs riches, mais vieilles et harmonieuses de cet intérieur doux et calme , la végétation des jardins aériens, la pauvreté de ce ménage, la préférence de la mère pour son aîné, son opposition aux goûts du cadet , enfin l'ensemble de faits et de circonstances qui sert de préambule à cette histoire , contient peut-être les causes génératrices auxquelles nous devons Joseph Bridau , l'un des grands peintres de l'école française actuelle.





## IV

### LA VOCATION.

Philippe, l'aîné des deux enfants de Bridau, ressemblait d'une manière frappante à sa mère. Quoique ce fût un garçon blond aux yeux bleus, il avait un air tapageur qui se prenait facilement pour de la vivacité, pour du courage.

Le vieux Claparon, entré au ministère en même temps que Bridau, et l'un des fidèles amis qui venaient le soir faire la partie des deux veuves, disait deux ou trois fois par mois à Philippe, en lui donnant une tape sur la joue : — Voilà un



petit gaillard qui n'aura jamais froid aux yeux !

L'enfant stimulé prit , par fanfaronnade , une sorte de résolution. Cette pente une fois donnée à son caractère, il devint adroit à tous les exercices corporels , et à force de se battre au collège, il contracta cette hardiesse et ce mépris de la douleur qui engendrent la valeur militaire ; mais naturellement il contracta la plus grande aversion pour l'étude , car l'éducation publique ne résoudra jamais le problème difficile du développement simultané du corps et de l'intelligence. Agathe concluait de sa ressemblance purement physique avec Philippe à une concordance morale , et croyait fermement retrouver un jour en lui sa délicatesse de sentiments agrandie par la force de l'homme. Philippe avait quinze ans au moment où sa mère vint s'établir dans le triste appartement de la rue Mazarine , et la gentillesse des enfants de cet âge confirmait les croyances maternelles.

Joseph, de trois ans moins âgé, ressemblait à son père, mais en mal. D'abord , son abondante chevelure noire était toujours mal peignée , quoi

qu'on fit ; tandis que , malgré sa vivacité , son frère restait toujours joli. Sans qu'on sût par quelle fatalité , mais une fatalité trop constante devient une habitude , Joseph ne pouvait conserver aucun vêtement propre. Habillé de vêtements neufs, le lendemain il en avait fait de vieux habits. L'aîné , par amour-propre, avait soin de ses affaires. Insensiblement , la mère s'accoutumait à gronder Joseph et à lui donner son frère pour exemple. Agathe ne montrait donc pas toujours le même visage à ses deux enfants. Quand elles les allait chercher, elle disait de Joseph : — Dans quel état m'aura-t-il mis ses affaires ? Ces petites choses poussaient son cœur dans l'abîme de la préférence maternelle.

Personne parmi les êtres extrêmement ordinaires qui formaient la société des deux veuves , ni le père du Bruel , ni le vieux Claparon , ni Desroches le père , ni même l'abbé Loraux , le confesseur d'Agathe , ne remarquaient la pente de Joseph vers l'observation. Dominé par son goût , le futur coloriste ne faisait attention à rien de ce qui le concernait. Pendant son enfance ,

cette disposition ressembla longtemps à de la torpeur. Son père avait eu des inquiétudes sur lui. La capacité extraordinaire de la tête, l'étendue du front avaient tout d'abord fait craindre que l'enfant ne fût hydrocéphale. Sa figure si tourmentée, et dont l'originalité peut passer pour de la laideur aux yeux de ceux qui ne connaissent pas la valeur secrète d'une physionomie, fut pendant sa jeunesse assez rechignée. Les traits qui, plus tard, se développèrent, semblaient être contractés, et la profonde attention que l'enfant prêtait aux choses les crispait encore.

Philippe flattait donc toutes les vanités de sa mère, et Joseph ne lui attirait pas le moindre compliment. Philippe avait de ces mots heureux, de ces réparties qui font croire aux parents que leurs enfants seront des hommes remarquables, tandis que Joseph restait taciturne et songeur. La mère espérait des merveilles de Philippe, elle ne comptait point sur Joseph.

La prédisposition de Joseph pour l'art fut développée par le fait le plus ordinaire du monde. En 1812, aux vacances de Pâques, en revenant de

se promener aux Tuileries avec son frère et madame Descoings, il vit faire à un élève, sur le mur, la caricature de quelque professeur. Cette caricature, fine et spirituelle, le cloua sur place d'admiration. Le lendemain, il se mit à la fenêtre, observa l'entrée des élèves par la porte de la rue Mazarine, descendit furtivement et se coula dans la longue cour de l'Institut : il y aperçut les statues, les bustes, les marbres commencés, les terres cuites, les plâtres : il les contemplait fiévreusement, son instinct se révélait, sa vocation l'agitait. Il entra dans une salle basse dont la porte était entr'ouverte, et y vit une dizaine de jeunes gens dessinant une statue. Son petit cœur palpita, mais il fut aussitôt l'objet de mille plaisanteries.

— Petit, petit ! fit le premier qui l'aperçut, en prenant de la mie de pain et la lui jetant émiet-tée.

— A qui l'enfant ?

— Dieu ! qu'il est laid !

Enfin, pendant un quart d'heure, Joseph es-suya les charges de l'atelier du grand statuaire

Chaudet. Après s'être bien moqués de lui, les élèves furent frappés de sa persistance, de sa physionomie, et lui demandèrent ce qu'il voulait. Joseph répondit qu'il avait bien envie de savoir dessiner. Là-dessus, chacun de l'encourager, par moquerie. L'enfant, pris à ce ton d'amitié, leur raconta comme quoi il était le fils de madame Bridau.

— Oh ! dès que tu es le fils de madame Bridau ! s'écria-t-on de tous les coins de l'atelier, tu peux devenir un grand homme. Vive le fils de madame Bridau ! Est-elle jolie ta mère ? S'il faut en juger sur l'échantillon de ta boule, elle doit être un peu chique !

— Ah ! tu veux être artiste, dit le plus âgé des élèves en quittant sa place et venant à Joseph pour lui faire une charge, mais sais-tu bien qu'il faut être crâne et supporter de grandes misères ? Oui, il y a des épreuves à vous casser bras et jambes. Tous ces crapauds que tu vois, eh bien ! il n'y en a pas un qui n'ait passé par les épreuves. Celui-là, tiens, il est resté vingt-deux jours sans manger ! Voyons si tu peux être un artiste ?

Il lui prit un bras et le lui éleva droit en l'air. Puis il plaça l'autre comme si Joseph avait à donner un coup de poing.

— Nous appelons cela l'épreuve du télégraphe, reprit-il. Si tu restes ainsi, sans baisser ni changer la position de tes membres pendant un quart d'heure, eh bien, tu auras donné la preuve d'être un fier crâne.

— Allons, petit, du courage, dirent les autres. Ah ! dame, il faut souffrir pour être artiste !

Joseph, dans sa bonne foi d'enfant de treize ans, demeura immobile pendant environ cinq minutes. Tous les élèves le regardaient.

— Oh ! tu baisses !

— Eh ! tiens-toi, saperlotte ! L'empereur Napoléon est bien resté pendant une heure comme tu le vois là, dit un élève en montrant la belle statue de Chaudet.

L'empereur debout tenait le sceptre impérial, et cette belle statue fut abattue, en 1814, de la colonne Vendôme. Au bout de dix minutes, la sueur emperlait le front de Joseph. En ce moment, un petit homme chauve, pâle et maladif

entra. Le plus respectueux silence régna dans l'atelier.

— Eh bien ! gamins , que faites-vous ? dit-il en regardant le martyr de l'atelier.

— C'est un petit bonhomme qui pose , dit le grand élève qui avait disposé Joseph.

— N'avez-vous pas honte de torturer un pauvre enfant ainsi ? dit Chaudet en abaissant les deux membres de Joseph. Depuis quand es-tu là ? lui demanda-t-il en lui donnant sur la joue une petite tape d'amitié.

— Depuis un quart d'heure !

— Et qui t'amène ici ?

— Je voudrais être artiste.

— Et d'où sors-tu ? d'où viens-tu ?

— De chez maman.

— Oh ! maman ! crièrent les élèves.

— Silence dans les cartons ! cria Chaudet.

Que fait ta maman ?

— C'est madame Bridau. Mon papa , qui est mort , était un ami de l'empereur ; aussi l'empereur , si vous voulez m'apprendre à dessiner , payera-t-il tout ce qu'il faudra.

— Son père était chef de division au ministère de l'intérieur, s'écria Chaudet frappé d'un souvenir. Et tu veux être artiste, déjà?

— Oui, monsieur.

— Viens ici tant que tu voudras, et l'on t'y amusera! Donnez-lui un carton, du papier, des crayons, et laissez-le faire. Apprenez, drôles, dit le sculpteur, que son père m'a obligé. Tiens, Corde-à-puits, va chercher des gâteaux, des friandises et des bonbons, dit-il en donnant de la monnaie à l'élève qui avait abusé de Joseph. Nous verrons bien si tu es un artiste à la manière dont tu chiqueras les légumes, reprit Chaudet en caressant le menton de Joseph.

Puis il passa les travaux de ses élèves en revue, accompagné de l'enfant qui regardait, écoutait et tâchait de comprendre. Les friandises arrivèrent; tout l'atelier, le sculpteur lui-même et l'enfant y donnèrent leur coup de dent. Joseph fut caressé tout aussi bien qu'il avait été mystifié.

Cette scène, où la plaisanterie et le cœur des artistes se révélaient et qu'il comprit instinctivement, fit une prodigieuse impression sur l'enfant.



L'apparition de Chaudet , sculpteur , enlevé par une mort prématurée et que la protection de l'empereur signalait à la gloire , fut pour Joseph comme une vision. Il ne dit rien à sa mère de cette escapade ; mais tous les dimanches et tous les jeudis , il passait trois heures à l'atelier de Chaudet. Madame Descoings lui donna dès lors des crayons , de la sanguine , des estompes et du papier à dessiner. Au lycée impérial , il croquait ses maîtres , il dessinait ses camarades , il charbonnait les dortoirs ; il était d'une étonnante assiduité à la classe de dessin. Lemire , professeur du lycée impérial , fut frappé non-seulement des dispositions , mais des progrès de Joseph ; il vint avertir madame Bridau de la vocation de son fils. Agathe , en femme de province qui comprenait aussi peu les arts qu'elle comprenait bien le ménage , fut saisie de terreur. Lemire parti , la veuve se mit à pleurer.

— Ah ! dit-elle quand la Descoings vint , je suis perdue ! Joseph , de qui je voulais faire un employé , qui avait sa route toute tracée au ministère de l'intérieur , où les amis de Bridau l'auraient

protégé , et où il serait devenu chef de bureau à vingt-cinq ans , eh bien ! il veut se mettre peintre , un état de va-nu-pieds. Je prévoyais bien que cet enfant-là ne me donnerait que des chagrins.

Madame Descoings avoua que depuis plusieurs mois elle encourageait la passion de Joseph , et favorisait , le dimanche et le jeudi , ses évasions à l'Institut. Au salon , où elle l'avait conduit , l'attention profonde que le petit bonhomme donnait aux tableaux tenait du miracle.

— A treize ans , ma chère ! dit-elle , mais votre Joseph sera un homme de génie !

— Oui ! voyez où le génie a conduit son père ! à mourir usé par le travail à quarante ans. Les artistes mettent leur famille sur la paille !

Malgré les instances de madame Descoings , Agathe Bridau , dans les derniers jours de l'automne , en 1812 , quand Joseph allait entrer dans sa quatorzième année , descendit chez Chaudet un matin pour s'opposer à ce qu'on débauchât son fils. Elle trouva Chaudet , en sarrau bleu , modelant sa dernière statue. Il reçut assez mal la veuve de l'homme qui jadis l'avait servi dans

une circonstance assez critique ; mais il se sentait attaqué dans sa vie , il était dans un de ces jours de fougue où l'on fait en quelques moments ce qu'il est difficile d'exécuter en quelques mois , il trouvait une chose longtemps cherchée , il maniait son ébauchoir et sa glaise par des mouvements saccadés qui parurent à l'ignorante Agathe être ceux d'un maniaque. En toute autre disposition , Chaudet se fût mis à rire ; mais , en entendant cette mère lui témoigner sa répulsion contre les arts , se plaindre de la destinée qu'on faisait à son fils et demander qu'on ne le reçût point à son atelier , il entra dans une sainte fureur.

— J'ai des obligations à défunt votre mari, je voulais m'acquitter en encourageant son fils, et en veillant à ses premiers pas dans la plus grande de toutes les carrières ! Oui , madame , apprenez si vous ne le savez pas, qu'un grand artiste est un roi, plus qu'un roi ! D'abord il est plus heureux, il est indépendant, il vit à sa guise et règne dans le monde de la fantaisie. Or votre fils a le plus bel avenir ! Des dispositions comme les siennes sont rares ,

elles ne se sont dévoilées de si bonne heure que chez les Giotto , les Raphaël , les Titien, les Rubens, les Murillo, car il me semble devoir être plutôt peintre que sculpteur. Jour de Dieu ! si j'avais un fils semblable, je serais aussi heureux de l'avoir que l'empereur l'est de posséder le roi de Rome ! Enfin , vous êtes maîtresse du sort de votre enfant. Allez , madame ! faites-en un imbécile , un homme qui ne fera que marcher en marchant, un misérable gratte-papier ! Vous aurez commis un meurtre. J'espère bien que, malgré vos efforts, il sera toujours artiste. La vocation est plus forte que tous les obstacles par lesquels on s'oppose à ses effets ! La vocation , le mot veut dire l'appel ! et c'est l'élection par Dieu ! Seulement vous rendrez votre enfant malheureux !

Il jeta dans un baquet avec violence la glaise dont il n'avait plus besoin , et dit alors à son modèle :

— Assez pour aujourd'hui.

Agathe leva les yeux et vit une femme nue jusqu'à la ceinture , assise sur une escabelle dans un coin de l'atelier où son regard ne s'était pas

porté. Ce spectacle la fit sortir vivement et avec horreur.

— Vous ne recevrez plus ici le petit Bridau , vous autres , dit Chaudet à ses élèves. Cela contrarie madame sa mère.

— Hue ! crièrent les élèves quand Agathe ferma la porte.

— Et Joseph allait là ! se dit la pauvre effrayée de ce qu'elle avait vu et entendu.

Dès que les élèves en sculpture et en peinture apprirent que madame Bridau ne voulait pas que son fils devint un artiste , tout leur bonheur fut d'attirer Joseph chez eux. Malgré la promesse que sa mère tira de lui de ne plus aller à l'Institut , il se glissa souvent dans l'atelier que Regnaud y avait , et on l'y encourageait à barbouiller des toiles. Quand la veuve voulut se plaindre , les élèves de Chaudet lui dirent que M. Regnaud n'était pas M. Chaudet. Elle ne leur avait pas d'ailleurs donné monsieur son fils à garder , et mille autres plaisanteries. Ils composèrent et chantèrent des couplets sur madame Bridau.

Le soir de cette triste journée , Agathe refusa

de jouer et resta dans la bergère en proie à une si profonde tristesse que parfois elle eut des larmes dans ses beaux yeux.

— Qu'avez-vous , madame Bridau ? lui dit le vieux Claparon.

— Elle croit que son fils mendiera son pain parce qu'il a la bosse de la peinture , dit la Descoings ; mais moi je n'ai pas le plus léger souci pour l'avenir de mon beau-fils , le petit Bixiou , qui , lui aussi , a la fureur de dessiner. Les hommes sont faits pour percer !

— Madame a raison , dit le sec et dur Desroches qui n'avait jamais pu , malgré ses talents , devenir sous-chef , moi je n'ai qu'un fils heureusement , car avec mes dix-huit cents francs et une femme qui gagne à peine douze cents francs avec son bureau de papier timbré , que serais-je devenu ? J'ai mis mon gars petit clerc chez un avoué , il a vingt-cinq francs par mois et le déjeuner ; je lui en donne autant , il dîne et il couche à la maison : voilà tout. Il faut bien qu'il aille , et il fera son chemin ! Je lui taille plus de besogne que s'il était au collège , et il sera quelque jour avoué.

Quand je lui paye un spectacle, il est heureux comme un roi ! Il m'embrasse ! je le tiens roide, il me rend compte de l'emploi de son argent. Vous êtes trop bonne pour vos enfants ! Si votre fils veut manger de la vache enragée, laissez-le faire ! il deviendra quelque chose.

— Moi, dit du Bruel, vieux chef de division qui venait de prendre sa retraite, le mien n'a que seize ans, sa mère l'adore ; mais je n'écouterais pas une vocation qui se déclarerait de si bonne heure. C'est de la fantaisie, un goût qui passera ! Selon moi, les garçons ont besoin d'être dirigés...

— Vous, monsieur, vous êtes riche, vous êtes un homme et vous n'avez qu'un fils, dit Agathe.

— Ma foi, reprit Claparon, les enfants sont nos tyrans (*en cœur*). Le mien me fait enrager, il m'a mis sur la paille, j'ai fini par ne plus m'en occuper du tout (*indépendance*). Eh bien, il en est plus heureux, et moi aussi. Le drôle est cause en partie de la mort de sa pauvre mère. Il s'est fait commis voyageur, et il a bien trouvé son lot. Il n'était pas plutôt à la maison qu'il en voulait sortir ; il ne tenait jamais en place. Il n'a rien

voulu apprendre. Tout ce que je demande à Dieu, c'est que je meure sans lui avoir vu déshonorer mon nom ! Ceux qui n'ont pas d'enfant ignorent bien des plaisirs, mais ils évitent aussi bien des souffrances.

— Voilà les pères ! se dit Agathe en pleurant de nouveau.

— Ce que je vous en dis, ma chère madame Bridau, c'est pour vous faire voir qu'il faut laisser votre enfant devenir peintre ; vous perdriez votre temps...

— Si vous étiez capable de le morigéner, reprit l'âpre Desroches, je vous dirais de vous opposer à ses goûts ; mais, faible comme je vous vois avec eux, laissez-le barbouiller, crayonner.

— Perdu ! dit Claparon.

— Comment perdu ! s'écria la pauvre mère.

— Eh oui ! *mon indépendance en cœur*, cette allumette de Desroches me fait toujours perdre.

— Consolez-vous, Agathe, dit la Descoings, Joseph sera un grand homme.

Après cette discussion qui ressemble à toutes les discussions humaines, les amis de la veuve se réunirent au même avis, qui ne mettait pas



de terme à ses perplexités. On lui conseilla de laisser Joseph suivre sa vocation.

— Si ce n'est pas un homme de génie, lui dit du Bruel, qui courtisait Agathe, vous pourrez toujours le mettre dans l'administration.

Sur le haut de l'escalier, la Descoings, en reconduisant ces trois vieux employés, les nomma *des sages de la Grèce*.

— Elle se tourmente trop, dit du Bruel.

— Elle est trop heureuse que son fils veuille faire quelque chose, dit encore Claparon.

— Si Dieu nous conserve l'empereur, dit Desroches, Joseph sera protégé, d'ailleurs ! Ainsi de quoi s'inquiète-t-elle ?

— Elle a peur de tout, quand il s'agit de ses enfants, répondit la Descoings. Eh bien, bonne petite, reprit-elle en rentrant, vous voyez, ils sont unanimes, pourquoi pleurez-vous encore ?

— Ah ! s'il s'agissait de Philippe, je n'aurais aucune crainte. Vous ne savez pas ce qui se passe dans ces ateliers ! Ils y ont des femmes nues.

— Mais ils y font du feu, j'espère, dit la Descoings.



V

### LE GRAND HOMME DE LA FAMILLE.

Quelques jours après, les malheurs de la déroute de Moscou éclatèrent. Napoléon revint pour organiser de nouvelles forces et demander de nouveaux sacrifices à la France. La pauvre mère fut alors livrée à bien d'autres inquiétudes. Philippe, à qui le lycée déplaisait, voulut absolument servir l'empereur. Une revue des Tuileries, à laquelle il assista, l'avait fanatisé. Dans ce temps-là, la splendeur militaire, l'aspect des uniformes, l'autorité des épaulettes exerçaient

d'irrésistibles séductions sur certains jeunes gens. Philippe se crut, pour le service, les dispositions que son frère manifestait pour les arts. A l'insu de sa mère, il écrivit à l'empereur une pétition ainsi conçue :

« Sire, je suis fils de votre Bridau, j'ai dix-huit ans, cinq pieds quatre pouces, de bonnes jambes, une bonne constitution, et le désir d'être un de vos soldats. Je réclame votre protection pour entrer dans l'armée, etc. »

L'empereur envoya Philippe du lycée impérial à Saint-Cyr dans les vingt-quatre heures. Six mois après, en septembre 1813, il le fit sortir sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie. Philippe resta pendant une partie de l'hiver au dépôt; mais, dès qu'il sut monter à cheval, il partit. Durant la campagne de France, il devint lieutenant à une affaire d'avant-garde où son impétuosité sauva son colonel. L'empereur le nomma capitaine à la bataille de La Fère-Champenoise, et le prit pour officier d'ordonnance. Stimulé par un pareil avancement, Philippe gagna

la croix à Montmirail. Témoin de l'adieu de Napoléon à Fontainebleau , et fanatisé par ce spectacle , le capitaine Philippe refusa de servir les Bourbons. Quant il revint chez sa mère , en juillet 1814, il la trouva ruinée. On supprima la bourse de Joseph aux vacances, et madame Bridau, dont la pension était servie par la cassette de l'empereur, sollicitait vainement pour la faire inscrire au ministère de l'intérieur.

Joseph , plus peintre que jamais , enchanté de ces événements , demandait à sa mère de le laisser aller chez Regnauld , et promettait de pouvoir gagner sa vie. Il se disait assez fort élève de seconde pour se passer de sa rhétorique.

Capitaine à dix-neuf ans et décoré , Philippe qui avait servi d'aide de camp à l'empereur sur deux champs de bataille , flattait l'amour-propre de sa mère. Aussi , quoique grossier, tapageur, et en réalité sans autre mérite que celui de la vulgaire bravoure du sabreur, fut-il pour elle l'homme de génie. Joseph , petit , maigre , souffreteux , au front sauvage, aimant la paix , la tranquillité , rêvant la gloire de l'artiste, ne devait

lui donner, selon elle, que des tourments et des inquiétudes.

L'hiver de 1814 à 1815 fut favorable à Joseph, qui secrètement protégé par madame Descoings et par Bixiou, élève de Gros, alla travailler dans ce célèbre atelier d'où sortirent tant de talents différents. Le 20 mars éclata. Philippe Bridau rejoignit l'empereur, l'accompagna aux Tuileries, et fut nommé capitaine aux dragons de la garde. Après la bataille de Waterloo, à laquelle il fut blessé, mais légèrement, il se retira sur la Loire, fut licencié ; sa croix d'officier lui fut maintenue, mais on le mit en demi-solde.

Joseph, inquiet de l'avenir, étudia durant cette période avec une ardeur qui plusieurs fois le rendit malade au milieu de cet ouragan d'événements.

— C'est l'odeur de la peinture, disait Agathe à madame Descoings, il devrait bien quitter un état si contraire à sa santé.

Toutes les inquiétudes d'Agathe étaient alors pour son fils, le chef d'escadron. Elle le revit en 1816, tombé de sept mille francs environ d'appointe-

ments que recevait un capitaine de dragons de la garde impériale, à une demi-solde de cent cinquante francs par mois. Elle lui fit arranger la mansarde au-dessus de la cuisine, et y employa quelques économies. Philippe fut un des bonapartistes les plus assidus du café Lemblin, Béotie constitutionnelle véritable ; il y prit les habitudes, les manières, le style, la vie des officiers à demi-solde ; et, comme eût fait tout jeune homme de vingt et un ans, il les outre, voua sérieusement une haine mortelle aux Bourbons, ne se rallia point et refusa les occasions qui se présentèrent d'être employé dans son grade de chef d'escadron. Aux yeux de sa mère, il parut déployer un grand caractère. Le père n'eût pas mieux fait, disait-elle. Sa demi-solde lui suffisait, il ne coûtait rien à la maison ; Joseph était entièrement à la charge des deux veuves.

Dès ce moment, la prédilection d'Agathe pour Philippe se trahit. Jusque-là sa préférence fut un secret ; mais la persécution exercée sur un fidèle soldat de l'empereur, le souvenir de la blessure reçue par ce fils chéri, son courage dans

l'adversité, qui, bien que volontaire, était pour elle une noble adversité, firent éclater la tendresse d'Agathe. Ce mot : — Il est malheureux ! justifiait tout. Joseph, dont le caractère avait cette simplesse fine et gaie qui se trouve au début de la vie dans l'âme des artistes, élevé d'ailleurs dans une certaine admiration de son grand frère, loin de se choquer de la préférence de sa mère, la justifiait en partageant ce culte pour un brave qui avait porté les ordres de Napoléon dans la bataille, pour un blessé de Waterloo. Comment mettre en doute la supériorité de ce grand frère qu'il avait vu dans le bel uniforme des dragons de la garde, commandant sa compagnie au champ de mai !

Malgré sa préférence, Agathe se montra d'ailleurs excellente mère, elle aimait Joseph, mais sans aveuglement ; elle ne le comprenait pas, voilà tout. Joseph adorait sa mère, tandis que Philippe se laissait adorer par elle. Cependant il adoucissait pour elle sa brutalité soldatesque : mais il ne dissimulait guère son mépris pour Joseph, tout en l'exprimant d'une manière ami-

cale. En le voyant, à dix-sept ans, dominé par sa puissante tête et maigri par un travail opiniâtre, tout chétif et malingre, il l'appelait : — Moutard ! Ses manières toujours protectrices eussent été blessantes, sans l'insouciance de l'artiste, et sa croyance à la bonté cachée chez les soldats sous leur air brutal. Il ne savait pas encore, le pauvre enfant, que les militaires d'un vrai talent sont doux et polis comme les autres gens supérieurs. Le génie est en tout semblable à lui-même.

— Pauvre garçon ! disait Philippe à sa mère, il ne faut pas le tracasser, laissez-le s'amuser.

Ce dédain, aux yeux de la mère, semblait une preuve de tendresse fraternelle.

— Joseph aimera toujours son frère ! pensait-elle.

En 1817, Joseph obtint de sa mère de convertir en atelier le grenier contigu à sa mansarde. La Descoings lui donna quelque argent pour avoir les choses indispensables au métier de peintre. Avec l'esprit et l'ardeur qui accompagnent la vocation, Joseph disposa tout lui-même dans son pauvre atelier. Le propriétaire, sollicité par



madame Descoings, fit ouvrir le toit, et y plaça un châssis. Ce grenier devint une vaste salle peinte par Joseph en couleur chocolat; il accrocha sur les murs quelques esquisses; Agathe y mit, non sans regret, un petit poêle en fonte, et Joseph put travailler chez lui, sans négliger néanmoins l'atelier de Gros.

Le parti constitutionnel, soutenu surtout par les officiers en demi-solde et par le parti bonapartiste, fit alors des émeutes autour de la chambre au nom de la charte, de laquelle personne ne voulait, et ourdit plusieurs conspirations. Philippe, qui s'en mêla, fut arrêté, puis relâché faute de preuves. Le ministre de la guerre le raya des cadres. La France n'était plus tenable, Philippe donnerait dans quelque piège tendu par les agents provocateurs. On parlait beaucoup alors des agents provocateurs. Pendant que Philippe jouait au billard dans les cafés suspects, y perdait son temps, et s'y habitua à humer des petits verres de différentes liqueurs, Agathe était dans des transes mortelles sur ce grand homme de la famille. Les deux veuves, le soir, voyaient encore

les trois vieux amis qui avaient donné leur avis sur la vocation de Joseph, et qui s'étaient trop habitués à faire le même chemin tous les soirs, à monter l'escalier des deux veuves, à les trouver les attendant et prêtes à leur demander les impressions du jour, pour jamais les quitter ! Le ministère de l'intérieur, livré aux épurations de 1816, avait conservé Claparon, un de ces trembleurs qui donnent à mi-voix les nouvelles du *Moniteur* en ajoutant : — Ne me compromettez pas ! Desroches, mis à la retraite quelque temps après le vieux du Bruel, disputait encore sa pension. Ces trois sages de la Grèce, témoins du désespoir d'Agathe, lui donnèrent le conseil de faire voyager le commandant.

— On parle de conspirations, et votre fils, du caractère dont il est, sera victime de quelque affaire, car il y a toujours des traîtres.

— Que diable ! il est du bois dont l'empereur, dit du Bruel à voix basse en regardant autour du salon, faisait ses maréchaux, et il ne doit pas abandonner son état. Qu'il aille servir dans l'Orient, aux Indes...

— Et sa santé ? dit Agathe.

— Pourquoi ne prend-il pas une place ? dit le vieux Desroches, il se forme tant d'administrations particulières ; moi je vais entrer chef de bureau dans une compagnie d'assurances, dès que ma pension de retraite sera réglée.

— Philippe est un soldat, il n'aime que la guerre ! dit Agathe.

— Il devrait alors être sage et demander à servir...

— Ceux-ci ? s'écria la veuve. Oh ! ce n'est pas moi qui le lui conseillerais jamais.

— Vous avez tort, reprit du Bruel. Mon fils vient d'être placé par le duc de Navarreins. Les Bourbons sont excellents pour ceux qui se rallient sincèrement. Votre fils serait bientôt lieutenant-colonel.

— On ne veut que des nobles ! s'écria la Descoings.

Agathe, effrayée, supplia Philippe de passer à l'étranger et de s'y mettre au service d'une puissance quelconque qui accueillerait toujours un officier d'ordonnance de l'empereur.

— Servir les étrangers ! s'écria Philippe avec horreur.

Agathe embrassa son fils avec effusion en disant : — C'est tout son père !

— Il a raison , dit Joseph , le Français est trop fier de sa colonne , pour aller s'enclonner ailleurs. Napoléon reviendra peut-être encore une fois !

Pour complaire à sa mère , Philippe eut alors la magnifique idée de rejoindre le général Lalle-mant aux États-Unis , et de coopérer à la fondation du Champ d'asile , une des plus terribles mystifications connues sous le nom de souscriptions nationales. Sa mère lui donna dix mille francs pris sur ses économies , et dépensa mille francs pour l'aller conduire et embarquer au Havre , en 1818. Elle sut vivre avec les six cents francs qui lui restaient de son inscription de rentes sur le grand-livre ; et , par une heureuse inspiration , elle plaça sur-le-champ les dix mille francs qui lui restaient de ses économies , et dont elle eut sept cents autres francs de rente.

Joseph voulut coopérer à cette œuvre de dé-

vouement : il alla mis comme un recors ; il porta de gros souliers , des bas bleus ; il se refusa des gants et brûla du charbon de terre. Il vivait de pain , de lait, de fromage de Brie. Le pauvre enfant ne recevait d'encouragements que de la vieille Descoings et de Bixiou , son camarade de collège, son camarade d'atelier , qui fit alors ses admirables caricatures , tout en remplissant une petite place dans un ministère.

— Avec quel plaisir j'ai vu venir l'été de 1818 ! a dit souvent Bridau en racontant ses misères d'alors. Le soleil m'a dispensé d'acheter du charbon.

Déjà tout aussi fort que Gros , en fait de couleur , il ne voyait plus son maître que pour le consulter ; il méditait alors de rompre en visière aux classiques , de briser les conventions grecques et les lisières dans lesquelles on renfermait un art à qui la nature appartient comme elle est , dans la toute-puissance de ses créations et de ses fantaisies. Joseph se préparait à la lutte qui , dès le jour où il apparut au salon , en 1823, ne cessa plus.

L'année 1819 fut terrible : Roguin , le notaire de madame Descoings et de madame Bridau , disparut en emportant toutes les retenues faites depuis sept ans sur l'usufruit , et qui devaient déjà produire 2,000 fr. de rente. Trois jours après ce désastre , arriva de New-York une lettre de change de 1,000 fr. , tirée par le commandant Philippe sur sa mère. Le pauvre garçon , abusé comme tant d'autres , avait tout perdu au Champ-d'Asile. Cette lettre qui fit fondre en larmes Agathe , la Descoings et Joseph , parlait de dettes contractées à New-York , où des camarades d'infortune cautionnaient le commandant.

— C'est pourtant moi qui l'ai forcé de s'embarquer ! s'écria la pauvre mère , ingénieuse à justifier les fautes de Philippe.

— Je ne vous conseille pas , dit la vieille Descoings à sa nièce , de lui faire souvent faire des voyages de ce genre-là.

Madame Descoings était héroïque. Elle donnait toujours mille écus à madame Bridau , mais elle nourrissait aussi toujours le même terne qui , depuis 1801 , n'était pas sorti. Vers ce temps , elle

commençait à douter de la bonne foi de l'administration. Elle accusa le gouvernement, et le crut très-capable de supprimer les trois numéros dans l'urne afin de provoquer les mises furieuses des actionnaires. Après un rapide examen des ressources, il parut impossible de faire mille francs sans vendre une portion de rentes. Les deux femmes parlèrent de vendre l'argenterie, une partie du linge ou le surplus du mobilier.

Joseph, effrayé de ces propositions, alla trouver Gros et lui exposa sa situation. Le grand peintre obtint pour son élève deux copies du portrait de Louis XVIII au ministère de la maison du roi, à raison de cinq cents francs chacune; et quoique peu donnant, Gros le mena chez son marchand de couleurs auquel il dit de mettre à son compte les fournitures nécessaires à Joseph. Mais ces mille francs ne devaient être payés que les copies livrées. Joseph fit alors quatre tableaux de chevalet en dix jours, les vendit à des marchands, et apporta les mille francs à sa mère qui paya la lettre de change. Cette lettre de change fut suivie d'une autre lettre, par laquelle le com-

mandant avisait sa mère de son départ sur un paquebot dont le capitaine le prenait sur sa parole; il annonçait avoir besoin de mille autres francs en débarquant au Havre pour payer son passage.

— Bon, dit Joseph à sa mère, j'aurai fini mes copies, tu lui porteras mille francs.

— Tu fais bien, Joseph! s'écria tout en larmes Agathe en l'embrassant, Dieu te bénira; tu l'aimes ce pauvre persécuté! Il est notre gloire et tout notre avenir! Si jeune, si brave et si malheureux! Tout est contre lui, soyons au moins tous trois pour lui!

— Tu vois bien que la peinture sert à quelque chose! s'écria Joseph heureux d'obtenir enfin de sa mère la permission d'être un grand artiste.

Madame Bridau courut au-devant de son bien-aimé fils le commandant Philippe. Une fois au Havre, elle alla tous les jours au delà de la tour ronde bâtie par François I<sup>er</sup>, attendant le paquebot américain, et concevant de jour en jour de plus cruelles inquiétudes. Les mères seules savent combien ces sortes de souffrances ravivent la maternité. Le paquebot arriva par une belle



matinée du mois d'octobre 1820, sans avaries, sans avoir eu le moindre grain. Chez l'homme le plus brute, l'air de la patrie et la vue d'une mère produisent toujours un certain effet, surtout après un voyage plein de misères. Philippe eut donc une vive effusion de sentiments qui fit penser à Agathe : — Ah ! comme il m'aime, lui ! Mais l'officier n'aimait plus qu'une seule personne au monde. Cette personne était le commandant Philippe. Ses malheurs au Texas ; son séjour à New-York, pays où la spéculation et l'individualisme sont portés au plus haut degré, où la brutalité des intérêts arrive au cynisme, où l'homme, essentiellement isolé, est forcé de marcher dans sa force et de se faire à chaque instant juge dans sa propre cause, où la politesse n'existe pas ; enfin, les moindres événements de ce voyage avaient développé chez Philippe les mauvais penchants du soudard : il était devenu brutal, buveur, fumeur, personnel, impoli. La misère et les souffrances physiques l'avaient dépravé. D'ailleurs il se regardait comme persécuté. L'effet de cette opinion est de rendre les gens sans intelligence.

persécuteurs et intolérants. L'univers commençait à sa tête et finissait à ses pieds. Le soleil ne tournait que pour lui. Enfin, le spectacle de New-York, interprété par cet homme d'action, lui avait enlevé les moindres scrupules en fait de moralité. Chez les êtres de cette espèce, il n'y a que deux manières d'être : ou ils croient, ou ils ne croient pas ; ou ils ont toutes les vertus de l'honnête homme, ou ils s'abandonnent à toutes les exigences de la nécessité ; puis ils s'habituent à ériger leurs moindres intérêts et chaque vouloir momentané de leurs passions en nécessité ; système qui va loin.

Le commandant avait conservé, dans l'apparence seulement, la rondeur, la franchise, le laisser aller du militaire, ce qui le rendait excessivement dangereux. Il semblait ingénu comme un enfant ; mais n'ayant à penser qu'à lui, jamais il ne faisait rien sans avoir réfléchi à ce qu'il devait faire, autant qu'un rusé procureur réfléchit à quelque tour de maître Gonin. Les paroles ne lui coûtaient rien, il en donnait autant qu'on en voulait croire. Si, par malheur, quelqu'un

s'avisait de ne pas accepter les explications par lesquelles il justifiait les contradictions entre sa conduite et son langage, le commandant, qui tirait supérieurement le pistolet, qui pouvait défier le plus habile maître d'armes, et qui possédait le sang-froid de tous ceux auxquels la vie est indifférente, était prêt à vous demander raison de la moindre parole aigre ; mais, en attendant, il paraissait homme à se livrer à des voies de fait, après lesquelles aucun arrangement n'est possible.

Sa stature imposante avait pris de la rotondité, son visage s'était bronzé pendant son séjour au Texas, il conservait son parler bref et le ton tranchant de l'homme obligé de se faire respecter au milieu de la population de New-York. Ainsi fait, simplement vêtu, le corps visiblement endurci par ses récentes misères, Philippe apparut à sa pauvre mère comme un héros ; mais il était tout simplement devenu ce que le peuple nomme assez énergiquement un *chenapan*.

Effrayée du dénûment de son fils chéri, madame Bridau lui fit au Havre une garde-robe

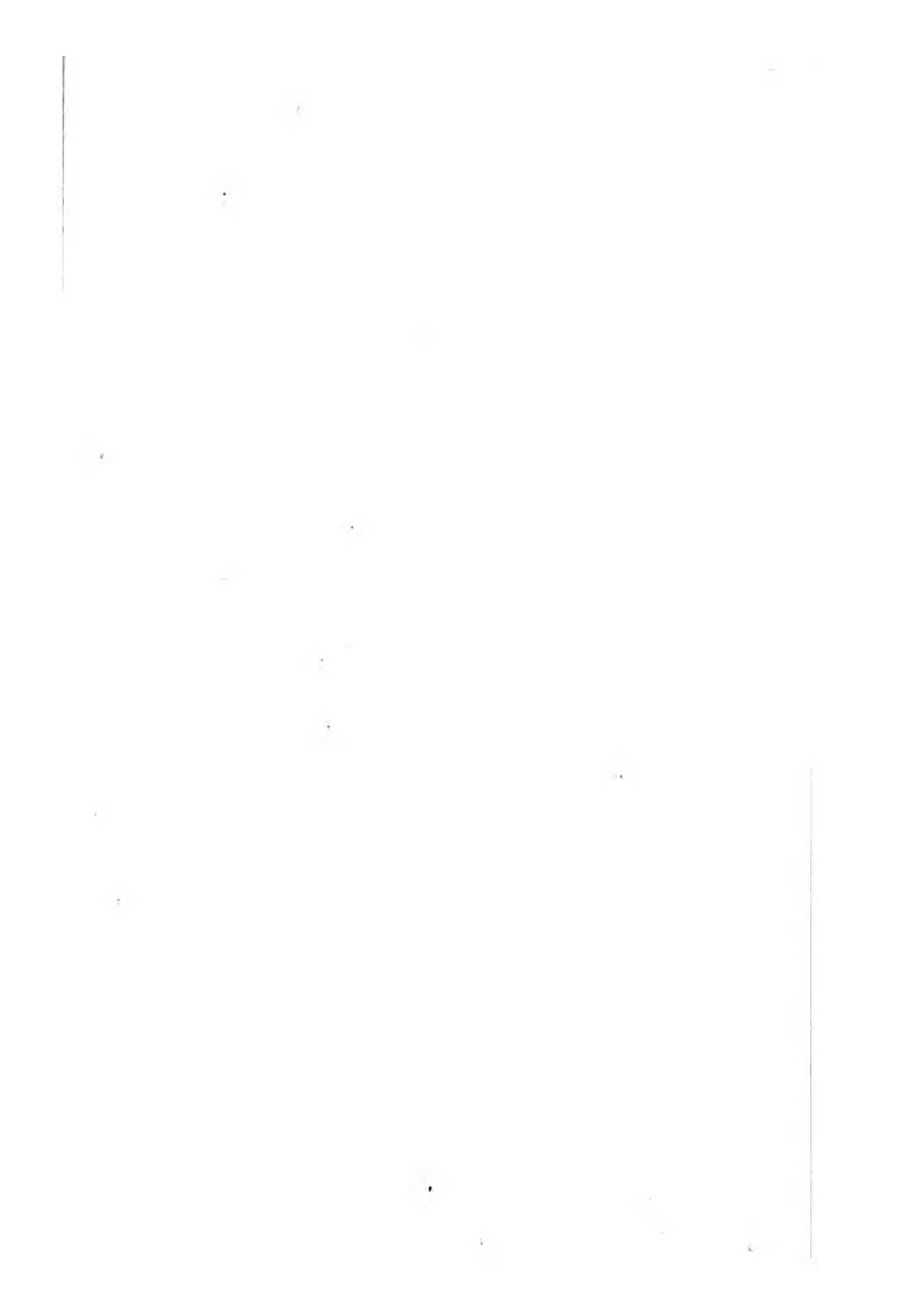
complète. En écoutant le récit de ses malheurs, elle n'eut pas la force de l'empêcher de boire, de manger et de s'amuser comme devait boire et s'amuser un homme qui revenait du Champ d'asile.

Certes, ce fut une belle conception que celle de la conquête du Texas par les restes de l'armée impériale, mais elle manqua moins par les choses que par les hommes, puisqu'aujourd'hui le Texas est une république pleine d'avenir. Cette expérience du libéralisme sous la restauration prouve énergiquement que ses intérêts étaient purement égoïstes et nullement nationaux, en France et non ailleurs. Ni les hommes, ni les lieux, ni l'idée, ni le dévouement ne firent faute; mais bien les écus et les secours de cet hypocrite parti qui disposait de sommes énormes, et qui ne donna rien quand il s'agissait d'un empire à retrouver.

Les ménagères, du genre d'Agathe, ont un bon sens qui leur fait deviner ces sortes de tromperies politiques. La pauvre mère entrevit la vérité d'après les récits de son fils; car, dans l'intérêt du

proscrit, elle avait écouté pendant son absence les pompeuses réclames des constitutionnels, et suivi le mouvement de cette fameuse souscription qui produisit à peine cent cinquante mille francs alors qu'il aurait fallu cinq à six millions. Les chefs du libéralisme s'étaient promptement aperçus qu'ils faisaient les affaires de Louis XVIII en exportant de France les glorieux débris de nos armées, et ils abandonnèrent les plus dévoués, les plus ardents, les plus enthousiastes, ceux qui s'avancèrent les premiers. Jamais Agathe ne put expliquer à son fils comment il était à la fois dupe et persécuté. Dans sa croyance en son idole, elle s'accusa d'ignorance et déplora le malheur des temps qui frappait Philippe. En effet, jusqu'alors, dans toutes ces misères, il était moins fautif que victime de son beau caractère, de son énergie, de la chute de l'empereur, et de l'acharnement des Bourbons contre les bonapartistes. Elle n'osa pas, durant cette semaine, passée au Havre, semaine horriblement coûteuse, lui proposer de se réconcilier avec le gouvernement royal, et de se présenter au ministre de la guerre ; elle eut

assez à faire de le tirer du Havre , où la vie est  
horriblement chère , et de le ramener à Paris  
quand elle n'eut plus que l'argent du voyage.



## VI

### MARIETTE.

La Descoings et Joseph, qui attendaient le proscrit à son débarquer dans la cour des messageries royales, furent frappés de l'altération du visage d'Agathe.

— Ta mère a pris dix ans en deux mois, dit la Descoings à Joseph au milieu des embrassades et pendant qu'on déchargeait les deux malles.

— Bonjour, mère Descoings ! fut le mot de tendresse du commandant pour la vieille épicière



que Joseph appelait affectueusement *maman Descoings*.

— Nous n'avons pas d'argent pour le fiacre , dit Agathe d'une voix dolente.

— J'en ai , lui répondit le jeune peintre. Mon frère est d'une superbe couleur ! s'écria-t-il à l'aspect du commandant.

— Je me suis culotté comme une pipe. Mais, toi, tu n'es pas changé , petit !

Joseph, alors âgé de vingt et un ans, et d'ailleurs apprécié par quelques amis qui le soutinrent dans sa voie d'épreuves et de travail , sentait sa force et avait la conscience de son talent ; il représentait la peinture dans un cénacle formé par des jeunes gens dont la vie était adonnée aux sciences, aux lettres , à la politique et à la philosophie ; il fut donc blessé par l'expression de mépris que son frère marqua encore par un geste. Philippe lui tortilla l'oreille comme à un enfant. Agathe observa l'espèce de froideur qui succédait chez la Descoings et chez Joseph à l'effusion de leur tendresse, et répara tout, en leur parlant des souffrances endurées par Philippe pendant son exil.

La Descoings , qui voulait faire un jour de fête du retour de l'enfant qu'elle nommait prodigue, mais tout bas, avait préparé le meilleur dîner possible, auquel étaient conviés le vieux Claparon et Desroches le père. Tous les amis de la maison devaient venir , et vinrent le soir. Joseph avait averti Léon Giraud, d'Arthez et Michel Chrestien, Fulgence Ridal et Bianchon, ses amis du cénacle. La Descoings dit à Bixiou, son prétendu beau-fils, qu'on ferait entre jeunes gens un écarté. Desroches le fils , devenu par la roide volonté de son père étudiant en droit , fut aussi de la soirée. Du Bruel, Claparon , Desroches et l'abbé Loraux étudièrent le proscrit dont les manières et la contenance grossières , la voix altérée par l'usage des liqueurs , la phraséologie populacière et le regard les effrayèrent. Aussi, pendant que Joseph arrangeait les tables de jeu , les plus dévoués entourèrent-ils Agathe en lui disant : — Que comptez-vous faire de Philippe ?

— Je ne sais pas, répondit-elle ; mais il ne veut pas servir.

— Il est bien difficile de lui trouver une place

en France. S'il ne rentre pas dans l'armée, il ne se casera pas de sitôt dans l'administration, dit le vieux du Bruel. Certes, il suffit de l'entendre pour voir qu'il n'aura pas, comme mon fils, la ressource de faire des pièces de théâtre.

Au mouvement d'yeux par lequel Agathe répondit, chacun comprit combien l'avenir de Philippe l'inquiétait. Aucun d'eux n'avait de ressources à lui présenter ; ils gardèrent le silence. Le proscrit, Desroches fils et Bixiou jouèrent à l'écarté, jeu qui faisait alors fureur.

— Maman Descoings, mon frère n'a pas d'argent pour jouer, vint dire Joseph à l'oreille de la bonne et excellente femme.

L'actionnaire de la loterie royale alla chercher vingt francs et les remit à l'artiste, qui les glissa secrètement dans la main de son frère. Tout le monde était arrivé. Il y eut deux tables de boston, et la soirée s'anima. Philippe se montra mauvais joueur. Après avoir d'abord gagné beaucoup, il perdit ; puis, vers onze heures, il devait cinquante francs à Desroches fils et à Bixiou. Le tapage et les disputes de la table d'écarté réson-

nèrent plus d'une fois aux oreilles des paisibles joueurs de boston, qui observèrent Philippe à la dérobée. Le proscrit donna les preuves d'une si mauvaise nature que, dans la dernière querelle où Desroches fils, qui n'était pas non plus très-bon, se trouvait mêlé, Desroches père, quoique son fils eût raison, lui donna tort et lui défendit de jouer. Madame Descoings en fit autant avec son petit-fils, qui commençait à lancer des mots si spirituels, que Philippe ne les comprit pas, mais qui pouvaient mettre ce cruel railleur en péril au cas où l'une de ses flèches barbelées serait entrée dans l'épaisse intelligence du commandant.

— Tu dois être fatigué, dit Agathe à l'oreille de Philippe; viens te coucher.

— Les voyages forment la jeunesse, dit Bixiou en souriant, quand l'ex-officier et sa mère furent sortis.

Joseph, qui se levait au jour et se couchait de bonne heure, ne vit pas la fin de cette soirée.

Le lendemain matin, Agathe et la Descoings, en préparant le déjeuner dans la première pièce,

ne purent s'empêcher de penser que les soirées seraient excessivement chères si Philippe continuait à jouer ce jeu-là , selon l'expression de la Descoings.

Cette vieille femme, alors âgée de soixante et douze ans, proposa de vendre le mobilier de son appartement au second étage, de le rendre au propriétaire, qui ne demandait pas mieux que de le reprendre, de faire sa chambre du salon d'Agathe, et de convertir la première pièce en un salon où l'on mangerait. On économiserait ainsi sept cents francs par an. Ce retranchement dans la dépense permettrait de donner cinquante francs par mois à Philippe en attendant. Agathe accepta.

Lorsque le commandant descendit, quand sa mère lui eut demandé s'il s'était trouvé bien dans sa petite chambre, les deux veuves lui exposèrent la situation de la famille. Elles possédaient, en réunissant leurs revenus, cinq mille trois cents francs de rente, dont les quatre mille de la Descoings étaient viagères. La Descoings faisait six cents francs de pension à Bixiou, qu'elle

avouait pour son petit-fils depuis deux ans , et six cents francs à Joseph. Le reste de son revenu passait , ainsi que celui d'Agathe , au ménage et à leur entretien. Toutes les économies avaient été dévorées.

— Soyez tranquilles , dit l'ex-officier , je vais chercher une place ; je ne serai pas à votre charge ; je ne demande pour le moment que la pâtée et la niche.

Agathe embrassa son fils , et la Descoings lui glissa cent francs dans la main pour payer la dette de jeu faite la veille.

En dix jours , la vente du mobilier , la remise de l'appartement et le changement intérieur de celui d'Agathe se firent avec cette célérité qui ne se voit qu'à Paris. Pendant ces dix jours , Philippe décampa régulièrement après le déjeuner , revint pour dîner , s'en alla le soir , et ne rentra se coucher que vers minuit. Voici les habitudes qu'il contracta presque machinalement , et qui s'enracinèrent. Il faisait cirer ses bottes sur le Pont-Neuf pour les deux sous qu'il eût donnés en prenant par le pont des Arts pour gagner le Pa-

lais-Royal , où il consommait deux petits verres d'eau-de-vie en lisant les journaux , occupation qui le menait jusqu'à midi. Vers cette heure , il cheminait par la rue Vivienne , et se rendait au café Minerve où se brassait alors la politique libérale et où il jouait au billard avec d'anciens officiers. Tout en gagnant ou perdant , il avalait toujours trois ou quatre petits verres de diverses liqueurs , et fumait dix cigares de la régie en allant , revenant et flânant par les rues.

Après avoir fumé , le soir , quelques pipes à l'estaminet Hollandais , il montait au jeu vers dix heures du soir. Au jeu , le garçon de salle lui donnait une carte et une épingle , il s'enquérissait auprès de quelque joueur émérite de l'état de la rouge et de la noire , et jouait dix francs au moment le plus opportun , sans jouer jamais plus de trois coups , perte ou gain. Quand il avait gagné , ce qui arrivait presque toujours , il consommait un bol de punch et regagnait sa mansarde ; mais alors il parlait d'assommer les ultras , les gardes du corps , et chantait dans les escaliers : *Veillons au salut de l'empire !* Sa pauvre mère , en l'en-

tendant , disait : Il est gai ce soir , Philippe. Elle montait l'embrasser , sans se plaindre des odeurs fétides du punch , des petits verres et du tabac.

— Tu dois être contente de moi , ma chère mère , lui dit-il vers la fin de janvier , je mène la vie la plus régulière du monde.

Philippe avait dîné cinq fois au restaurant avec d'anciens camarades , ils s'étaient communiqué l'état de leurs affaires en parlant des espérances que donnait la construction d'un bateau sous-marin pour la délivrance de l'empereur. Parmi ces anciens camarades retrouvés , Philippe eut plus d'affection pour un vieux capitaine de dragons de la garde , nommé Giroudeau , dans la compagnie duquel il avait débuté , et qui fut cause que Philippe ajouta au petit verre , au cigare , au billard et au jeu , une cinquième roue.

Un soir , au commencement de février , Giroudeau emmena Philippe , après dîner , à la Gaieté , dans une loge donnée à un petit journal de théâtre , appartenant à son neveu Finot , où il tenait



la caisse , les écritures , faisait et vérifiait les bandes.

Vêtus selon la mode des officiers bonapartistes appartenant à l'opposition constitutionnelle , d'une ample redingote à collet carré boutonnée jusqu'au menton, tombant sur les talons, décorée de la rosette , et armés d'un jonc à pomme plombée qu'ils tenaient par un cordon de cuir tressé , les deux anciens troupiers s'étaient , pour employer l'expression , *donné une culotte* , et s'ouvraient mutuellement leur cœur, en entrant dans la loge. A travers les vapeurs d'un certain nombre de bouteilles et de petits verres de diverses liqueurs , Giroudeau montra sur la scène à Philippe une petite, grasse et agile figurante nommée Florentine, dont les bonnes grâces et l'affection lui venaient , ainsi que la loge , par la toute-puissance du journal.

— Mais , pensa Philippe , si ce respectable Giroudeau , malgré son crâne poli comme mon genou , ses quarante-huit ans , son gros ventre , sa figure de vigneron et son nez de pomme de terre , est l'ami d'une figurante , je dois être

celui de la première actrice de Paris. Où ça se trouve-t-il ? dit-il tout haut à Giroudeau.

— Je te ferai voir ce soir le ménage de Florentine.

— Eh ! mais ?... dit Philippe.

— Bah ! fit Giroudeau, le véritable amour est aveugle.

Après le spectacle, Giroudeau mena Philippe chez mademoiselle Florentine, qui demeurait à deux pas, rue de Crussol.

— Tenons-nous bien, lui dit Giroudeau, elle a sa mère. Mon cher, c'est une bonne femme ; elle fut portière, mais elle ne manque pas d'intelligence, et se nomme Cabirolle. Appelle-la madame, elle y tient.

Florentine avait ce soir-là chez elle une amie, une demoiselle Marie Godeschal, belle comme un ange, froide comme une danseuse, et d'ailleurs élève de Vestris qui lui prédisait les plus hautes destinées chorégraphiques. Mademoiselle Godeschal voulait débiter au Panorama-Dramatique, sous le nom de Mariette, et comptait sur la protection d'un premier gentilhomme de la chambre,

à qui Vestris devait la présenter depuis longtemps. Mais Vestris, encore vert à cette époque, ne la trouvait pas encore suffisamment savante. L'ambitieuse Godeschal rendit fameux son pseudonyme de Mariette, et son ambition fut d'ailleurs très-louable. Son frère était clerc d'avoué. Orphelins et misérables, mais s'aimant tous deux, ils avaient vu la vie comme elle est à Paris. L'un voulait devenir avoué pour établir sa sœur, et vivait avec dix sous par jour. L'autre avait résolu froidement de devenir danseuse, et de profiter autant de sa beauté que de ses jambes pour faire fortune et acheter une étude à son frère. En dehors de leurs sentiments l'un pour l'autre, de leurs intérêts, de leur vie commune, tout, pour eux, était, comme pour les Romains et les Hébreux, barbare, étranger, ennemi. Cette amitié si belle, et que rien ne devait altérer, expliquait Mariette à ceux qui la connaissaient intimement.

Le frère et la sœur demeuraient alors au huitième étage d'une maison de la Vieille rue du Temple. Mariette s'était mise à l'étude dès l'âge de douze ans, et comptait alors seize printemps.

Hélas ! faute d'un peu de toilette , sa beauté trotte-menu , cachée sous un cachemire de poil de lapin , montée sur des patins en fer , vêtue d'indienne et mal tenue , ne pouvait être devinée que par les Parisiens qui se livrent à la chasse des grisettes , et sont à la piste des beautés malheureuses.

Philippe devint amoureux de Mariette. Mariette vit en lui le capitaine aux dragons de la garde , l'officier d'ordonnance de l'empereur , le jeune homme de vingt-sept ans et le plaisir de se montrer supérieure à Florentine par l'évidente supériorité de Philippe sur Giroudeau. Florentine et Giroudeau , lui pour faire le bonheur de son camarade , elle pour donner un protecteur à son ami , poussèrent Mariette et Philippe à faire une liaison.

— Je parlerai de toi à mon neveu Finot , lui dit Giroudeau. Vois-tu , Philippe , le règne des pékins et des phrases est arrivé ! Soumettons-nous ! Aujourd'hui l'écritoire fait tout. L'encre remplace la poudre , et la parole est substituée à la balle. Après tout , ces petits crapauds de jeunes

gens sont très-ingénieux et assez bons enfants. Viens me voir demain au journal, j'aurai dit deux mots de ta position à mon neveu. Dans quelque temps, tu auras une place dans un journal quelconque. Mariette, qui, dans ce moment (ne t'abuse pas), te prend parce qu'elle n'a rien, ni engagement, ni possibilité de débiter, et à qui j'ai dit que tu allais être comme moi dans un journal, Mariette te prouvera qu'elle t'aime pour toi-même, et tu le croiras ! Fais comme moi, maintiens la figurante tant que tu pourras ! J'étais si amoureux, que dès que Florentine a voulu danser son pas, j'ai prié Finot de demander son début ; mais mon neveu m'a dit : — Elle a du talent, n'est-ce pas ? Eh bien, le jour où elle aura dansé son pas, elle te fera passer celui de sa porte. Oh ! mais voilà Finot. Tu verras un gars bien dégourdi !

Le lendemain, sur les quatre heures, Philippe se trouva rue du Sentier, dans un petit entre-sol où il aperçut Giroudeau encagé comme un animal féroce dans une espèce de poulailler à chatière où se trouvait un petit poêle, une petite table,

deux petites chaises, et des petites bûches. Cet appareil était relevé par ces mots magiques : *Bureau d'abonnement*, imprimés sur la porte en lettres noires, et par le mot *Caisse* écrit à la main et attaché au-dessus du grillage. Le long du mur qui faisait face à l'établissement du capitaine s'étendait une banquette où déjeunait alors un invalide amputé d'un bras, appelé par Giroudeau Coloquinte, à cause de la couleur jaune de sa figure.

— Joli ! dit Philippe en examinant cette pièce. Que fais-tu là, toi qui as été de la charge du pauvre colonel Chabert à Eylau ? Nom de nom ! Mille noms de noms ! des officiers supérieurs !...

— Eh bien oui ! broum ! broum ! un officier supérieur faisant des quittances de journal, dit Giroudeau qui raffermit son bonnet de soie noire, et l'éditeur responsable de ces farces-là !

— Et moi qui ai été en Égypte, je vais au timbre, dit l'invalide.

— Silence ! Coloquinte, dit Giroudeau, tu es devant un brave qui a porté les ordres de l'empereur à la bataille de Montmirail.

— Présent ! dit Coloquinte, j'y ai perdu le bras qui me manque.

— Garde la boutique, je monte chez mon neveu.

Les deux commandants allèrent au quatrième étage, dans une mansarde, au fond d'un corridor, et trouvèrent un jeune homme à l'œil pâle et froid, couché sur un mauvais canapé. Le pékin ne se dérangea pas, tout en offrant des cigares aux deux officiers.

— Mon ami, dit d'un ton doux et humble Giroudeau au jeune homme, voilà ce brave chef d'escadron de qui je t'ai parlé.

— Eh bien ? dit Finot en toisant Philippe qui perdit toute son énergie comme Giroudeau devant le diplomate de la presse.

— Mon cher enfant, dit Giroudeau, le commandant revient du Texas.

— Ah ! vous avez donné dans le Texas, dans le Champ d'asile. Vous étiez cependant encore bien jeune pour vous faire *soldat laboureur*.

L'acéribité de cette plaisanterie ne peut être comprise que par ceux qui se souviennent du

déluge de gravures, de paravents, de pendules, de bronzes et de plâtres auxquels donna lieu l'idée du soldat laboureur, grande image du sort de Napoléon et de ses braves qui a fini par engendrer plusieurs vaudevilles. Cette idée a produit au moins un million. Vous trouvez encore des soldats laboureurs sur des papiers de tenture au fond des provinces. Si ce jeune homme n'eût pas été le neveu de Giroudeau, Philippe lui aurait appliqué une paire de soufflets.

— Oui, j'ai donné là-dedans, j'y ai perdu douze mille francs et mon temps, reprit Philippe en essayant de grimacer un sourire.

— Et vous aimez toujours l'empereur? dit Finot.

— Il est mon Dieu, reprit Philippe Bridau.

— Vous êtes libéral?

— Je serai toujours de l'opposition constitutionnelle. Oh! Foy! oh! Manuel! oh! Laffitte! voilà des hommes! Ils nous débarrasseront de ces misérables revenus à la suite de l'étranger!

— Eh bien! reprit froidement Finot, il faut tirer parti de votre malheur, car vous êtes une



victime des libéraux, mon cher ? Restez libéral si vous tenez à votre opinion ; mais menacez les libéraux de dévoiler les sottises du Texas. Vous n'avez pas eu deux liards de la souscription nationale, n'est-ce pas ? Eh bien ! vous êtes dans une belle position, demandez compte de la souscription. Voici ce qui vous arrivera : il se crée un nouveau journal d'opposition, sous le patronage des députés de la gauche, vous en serez le caissier, à mille écus d'appointements, une place éternelle. Il suffit de vous procurer vingt mille francs de cautionnement, trouvez-les, vous serez casé dans huit jours. Je donnerai le conseil de se débarrasser de vous, en vous faisant offrir la place ; mais criez !

Giroudeau laissa descendre quelques marches à Philippe, qui se confondit en remerciements, et dit à son neveu : — Eh bien, tu es drôle, tu me laisses ici à douze cents francs !

— Le journal ne tiendra pas un an, répondit Finot ; j'ai mieux que cela pour toi.

— Nom de nom ! dit Philippe à Giroudeau, ce n'est pas une ganache, ton neveu ! Je n'avais

pas songé à tirer , comme il le dit , parti de ma position.

Le soir, au café Lemblin, au café Minerve , le commandant Philippe déblatéra contre le parti libéral qui faisait des souscriptions , qui vous envoyait au Texas, qui parlait hypocritement des soldats laboureurs , qui laissait des braves sans secours , dans la misère, après leur avoir mangé des vingt mille francs et les avoir promenés pendant deux ans.

— Je vais demander compte de la souscription pour le Champ d'asile, dit-il à Chatelain , l'un des habitués du café Minerve.

Philippe ne rentra pas rue Mazarine , il alla chez Mariette lui annoncer la nouvelle de sa coopération future à un journal qui devait avoir dix mille abonnés , et où ses prétentions chorégraphiques seraient chaudement appuyées. Agathe et la Descoings attendirent Philippe en se mourant de peur, le duc de Berri venait d'être assassiné. Le lendemain, le commandant arriva quelques instants après le déjeuner. Quand sa mère lui témoigna les inquiétudes que son absence

lui avait causées, il se mit en colère, et demanda s'il était majeur.

— Nom de nom ! Je vous apporte une bonne nouvelle, et vous avez l'air de catafalques. Le duc de Berri est mort, et bien ! tant mieux ! c'est un de moins. Moi, je vais être caissier d'un journal à mille écus d'appointements, et vous voilà tirées d'embarras pour ce qui me concerne.

— Est-ce possible ? dit Agathe.

— Oui, si vous pouvez me faire vingt mille francs de cautionnement. Il ne s'agit que de déposer votre inscription de treize cents francs de rente, vous toucherez tout de même les semestres.

Depuis près de deux mois, les deux veuves, qui se tuaient à chercher ce que faisait Philippe, où et comment le placer, furent si heureuses de cette perspective, qu'elles ne pensèrent plus aux diverses catastrophes du moment. Le soir, le vieux du Bruel, Claparon qui se mourait, et l'inflexible Desroches père, furent unanimes : ils conseillèrent tous à la veuve de cautionner son fils. Le journal, constitué très-heureusement avant

l'assassinat du duc de Berry, parut sous le coup des lois qui furent alors portées contre la presse. L'inscription de treize cents francs de la veuve Bridau fut déposée chez le notaire du journal et affectée au cautionnement de Philippe, nommé caissier. Ce bon fils promit aussitôt de donner cent francs par mois aux deux veuves pour son logement, pour sa nourriture, et fut proclamé le meilleur des enfants. Ceux qui avaient mal auguré de lui félicitèrent Agathe.

— Nous l'avions mal jugé, dirent-ils.

Le pauvre Joseph, pour ne pas rester en arrière de son frère, essaya de se suffire à lui-même, et y parvint. Trois mois après, le commandant, qui mangeait et buvait comme quatre, faisait le difficile, et entraînait, sous prétexte de sa pension, les deux veuves à des dépenses de table, n'avait pas encore donné deux liards. Ni sa mère, ni la Descoings ne voulaient, par délicatesse, lui rappeler sa promesse. L'année se passa sans qu'une seule de ces pièces, si énergiquement appelées *un tigre à cinq griffes* par Léon Gozlan, eût passé de la poche de Philippe dans le ménage.

Il est vrai qu'à cet égard le commandant avait calmé les scrupules de sa conscience; il dînait rarement à la maison.

— Enfin il est heureux, dit sa mère, il est tranquille, il a une place !

Par l'influence du feuilleton du journal que rédigeait Vernou, l'un des amis de Bixiou, de Finot et de Giroudeau, Mariette ne débuta non pas au Panorama-Dramatique, mais à la Porte-Saint-Martin, où elle eut du succès à côté de la Bégrand. Parmi les directeurs de ce théâtre, se trouvait alors un riche et fastueux ancien militaire, qui aimait une actrice. Cet officier général s'était fait *impresario* pour sa maîtresse. A Paris, il se rencontre toujours des gens épris d'actrices, de danseuses ou de cantatrices qui se mettent directeurs de théâtre par amour pour elles. Cet officier connaissait Philippe et Giroudeau. Le petit journal de Finot et celui de Philippe y aidant, le début de Mariette fut une affaire d'autant plus promptement arrangée, qu'il semble que les passions soient solidaires en fait de folies.

Vers la fin de l'hiver, le malicieux Bixiou ap-

prit à sa grand'mère et à la dévote Agathe que le caissier Philippe, le brave des braves, aimait Mariette, la célèbre danseuse de la Porte-Saint-Martin. Cette nouvelle fut comme un coup de foudre pour les deux veuves. D'abord les sentiments religieux d'Agathe lui faisaient regarder les femmes de théâtre comme des tisons d'enfer ; puis, il leur semblait à toutes deux que ces femmes vivaient d'or, buvaient des perles, et ruinaient les plus grandes fortunes.

— Eh bien ! dit Joseph à sa mère : croyez-vous que mon frère soit assez imbécile pour lui donner de l'argent ? Ces femmes-là ne ruinent que les riches.

— On parle de l'engager à l'Opéra, dit Bixiou. Mais n'ayez pas peur, madame Bridau, le corps diplomatique se montre à la Porte-Saint-Martin, elle ne sera pas longtemps avec votre fils ; il existe un ambassadeur amoureux fou de Mariette. Autre nouvelle ! Le père Claparon est mort ; on l'enterre demain, et son fils, devenu banquier, qui roule sur l'or et sur l'argent, a commandé un convoi de quatrième classe. Ce garçon manque

d'éducation. Ça ne se passe pas ainsi en Chine !

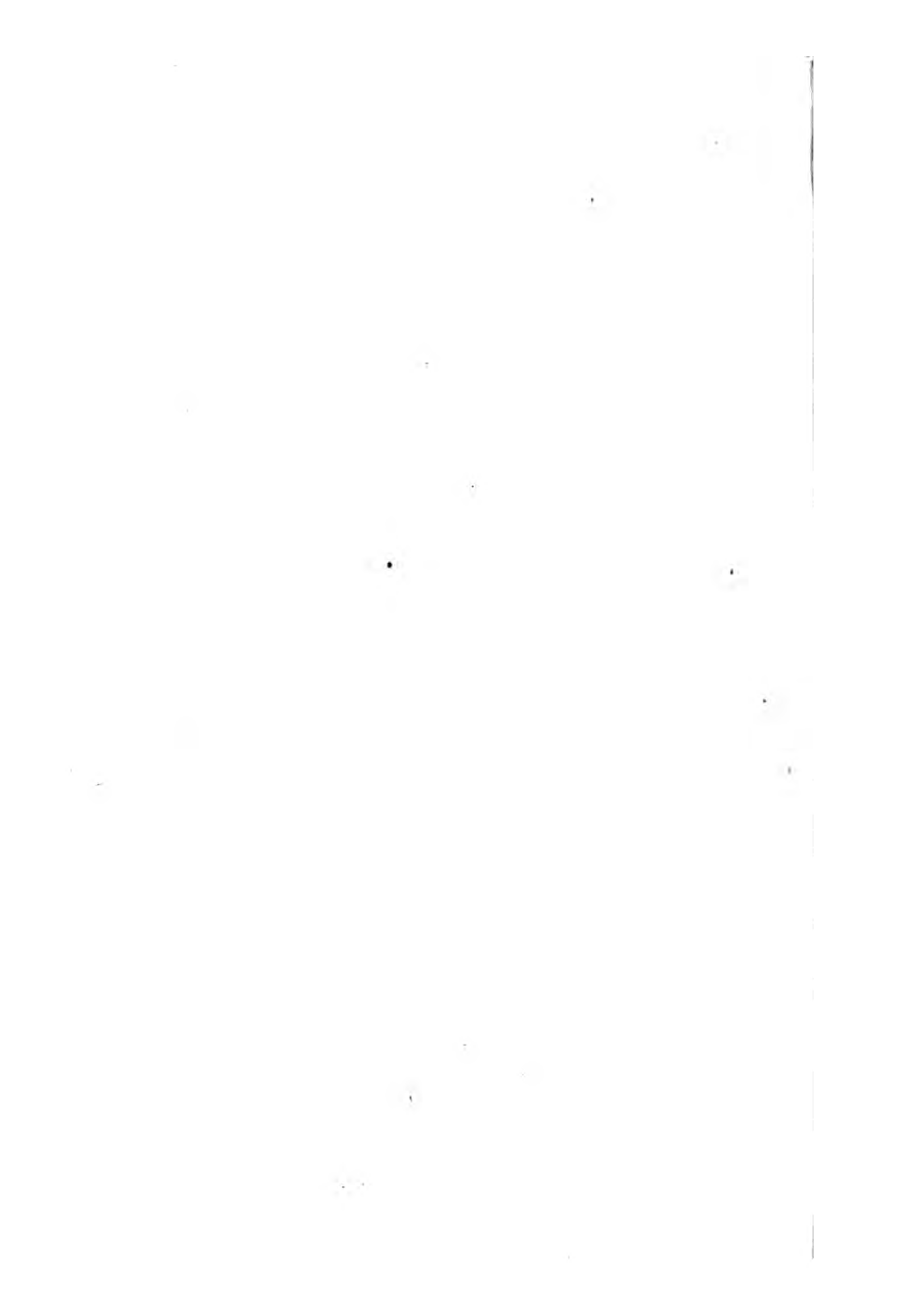
Philippe proposa , dans une pensée cupide , à la danseuse de l'épouser ; mais , à la veille d'entrer à l'Opéra , mademoiselle Godeschal le refusa, soit qu'elle eût deviné les intentions de Philippe, soit qu'elle eût compris combien son indépendance était nécessaire à sa fortune. Pendant le reste de cette année , Philippe vint tout au plus voir sa mère deux fois par mois : il était à sa caisse , au théâtre ou chez Mariette. Aucune lumière sur sa conduite ne transpira dans le ménage de la rue Mazarine. Giroudeau , Finot , Bixiou , Vernou , Lousteau lui voyaient mener une vie de plaisirs. Philippe était de toutes les parties de Tullia, l'un des premiers sujets de l'Opéra , de Florentine qui remplaça Mariette à la Porte-Saint-Martin , de Florine et de Matifat , de Coralie et de Camusot.

A partir de quatre heures , moment où il quittait sa caisse , il s'amusait jusqu'à minuit, il y avait toujours une partie liée la veille , un bon diner donné par quelqu'un , une soirée de jeu , un souper. Philippe était là dans son élément.

Ce carnaval dura près d'une année , mais il n'alla pas sans soucis. La belle Mariette , lors de son début à l'Opéra , en janvier 1822 , soumit à sa loi l'un des ducs les plus brillants de la cour de Louis XVIII. Philippe essaya de lutter contre le duc ; mais , malgré quelque bonheur au jeu , au renouvellement du mois d'avril , il fut obligé par passion de puiser dans la caisse du journal. Au mois de mai , il devait onze mille francs , et dans ce mois fatal , Mariette partit pour Londres y exploiter les lords et un congé.

Le malheureux en était arrivé , comme cela se pratique , à aimer Mariette malgré ses patentes infidélités ; mais Mariette n'avait jamais vu dans ce garçon qu'un militaire brutal et sans esprit , un premier échelon sur lequel elle ne voulait pas longtemps rester ; aussi lorsqu'il n'eut plus d'argent , avait-elle su conquérir des appuis dans le journalisme qui la dispensaient de conserver Philippe. Néanmoins, elle eut pour lui la reconnaissance particulière à ces sortes de femmes pour celui qui, le premier, leur a pour ainsi dire aplani les difficultés de l'horrible carrière du théâtre.





## VII

### PHILIPPE FAIT DES TROUS A LA LUNE.

Forcé de laisser aller sa terrible maîtresse à Londres sans l'y suivre, Philippe reprit ses quartiers d'hiver, pour employer ses expressions, et revint rue Mazarine dans sa mansarde. Il y fit de sombres réflexions en se couchant et se levant. Il sentit en lui-même l'impossibilité de vivre autrement qu'il n'avait vécu depuis un an. Le luxe qui régnait chez Mariette, les dîners et les soupers, la soirée dans les coulisses, l'entrain des gens d'esprit et des journalistes, l'espèce de

bruit qui se faisait autour de lui , toutes les caresses qui en résultaient pour les sens et pour la vanité ; cette vie, qui ne se trouve d'ailleurs qu'à Paris , et qui offre chaque jour quelque chose de neuf , était devenue plus qu'une habitude pour Philippe , elle constituait une nécessité comme le tabac et les petits verres. Aussi reconnut-il qu'il ne pouvait pas vivre sans ces continuelles jouissances. L'idée du suicide lui passa par la tête , non pas à cause du déficit qu'on allait reconnaître dans sa caisse, mais à cause de l'impossibilité de vivre avec Mariette et dans l'atmosphère de plaisirs où il se chafriolait depuis un an. Plein de ces sombres idées , il vint pour la première fois dans l'atelier de son frère , et le trouva travaillant en blouse bleue , à copier un tableau pour un marchand.

— Voici comment se font les tableaux ? dit Philippe pour entrer en matière.

— Non, répondit Joseph , mais voilà comment ils se copient.

— Combien te paye-t-on cela ?

— Hé ! jamais assez , deux cent cinquante

francs ; mais j'étudie la manière des maîtres, j'y gagne de l'instruction, je surprends les secrets du métier. Voilà l'un de mes tableaux, lui dit-il en lui indiquant du bout de sa brosse une esquisse encore fraîche.

— Et que mets-tu dans ton sac par année, maintenant ?

— Malheureusement, je ne suis encore connu que des peintres ; mais je peux faire dix-huit cents à deux mille francs, tous frais payés. Bah ! à l'exposition prochaine, je présenterai ce tableau-là ; s'il est goûté, mon affaire sera faite. Mes amis en sont contents.

— Je ne m'y connais pas, dit Philippe d'une voix douce qui força Joseph à le regarder.

— Qu'as-tu ? lui demanda-t-il en le trouvant un peu pâle.

— Je voudrais savoir en combien de temps tu ferais mon portrait ?

— Mais en travaillant toujours, si le temps est clair, en trois ou quatre jours j'aurai fini.

— C'est trop de temps ; je n'ai que la journée à te donner. Ma pauvre mère m'aime tant que je

voulais lui laisser ma ressemblance ? N'en parlons plus.

— Eh bien ! est-ce que tu t'en vas encore ?

— Je m'en vais pour ne plus revenir, dit Philippe d'un air faussement gai.

— Ah çà ! Philippe , mon ami , qu'as-tu ? Si c'est quelque chose de grave , je suis un homme , je ne suis pas un niais ; je m'apprête à de rudes combats , et s'il faut de la discrétion , j'en aurai.

— Est-ce sûr ?

— Sur mon honneur.

— Tu ne diras rien à qui que ce soit au monde ?

— A personne.

— Eh bien ! je vais me brûler la cervelle.

— Toi ! tu vas donc te battre ?

— Je vais me tuer.

— Et pourquoi ?

— J'ai pris onze mille francs dans ma caisse , et je dois rendre mes comptes demain. Mon cautionnement sera diminué de moitié ; notre pauvre mère sera réduite à six cents francs de rente. Ça ! ce n'est rien ; je pourrais lui rendre plus

tard une fortune ; mais je suis déshonoré ! Je ne veux pas vivre dans le déshonneur.

— Tu ne seras pas déshonoré en restituant, mais tu perdras ta place. Il ne te restera plus que les cinq cents francs de ta croix, et avec cinq cents francs on peut vivre.

— Adieu ! dit Philippe, qui descendit rapidement et ne voulut rien entendre.

Joseph quitta son atelier et vint comme pour déjeuner ; mais la confidence de Philippe lui avait ôté l'appétit. Il prit la Descoings à part et lui dit l'affreuse nouvelle. La vieille femme fit une épouvantable exclamation, laissa tomber un poêlon de lait qu'elle avait à la main, et se jeta sur une chaise. Agathe accourut. D'exclamations en exclamations la fatale vérité fut avouée à la mère.

— Lui ! manquer à l'honneur ? le fils de Bridau prendre dans la caisse qui lui est confiée ! La veuve trembla de tous ses membres ; ses yeux s'agrandirent, elle s'assit et fondit en larmes. — Où est-il ? s'écria-t-elle au milieu de ses sanglots. Peut-être s'est-il jeté dans la Seine !

— Il ne faut pas vous désespérer, dit la Des-

coings , parce que le pauvre garçon a rencontré une mauvaise femme , et qu'elle lui a fait faire des folies. Mon Dieu ! cela se voit souvent. Philippe a eu jusqu'à son retour tant d'infortunes , il a eu si peu d'occasions d'être heureux et aimé, qu'il ne faut pas s'étonner de sa passion pour cette créature ; toutes les passions mènent à des excès ! J'ai, dans ma vie, un reproche de ce genre à me faire , et je me crois cependant une honnête femme ! Une seule faute ne fait pas le vice ! Et puis , après tout , il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne se trompent pas !

Le désespoir d'Agathe l'accablait tellement que la Descoings et Joseph furent obligés de diminuer la faute de Philippe, en lui disant que dans toutes les familles il arrivait de ces sortes d'affaires.

— Mais il a vingt-huit ans , s'écriait Agathe , et ce n'est plus un enfant !

Mot terrible et qui révèle combien la pauvre femme pensait à la conduite de son fils.

—Ma mère , je t'assure qu'il ne songeait qu'à ta peine et au tort qu'il te fait, lui dit Joseph.

—Oh ! mon Dieu , qu'il revienne ! qu'il vive et

je lui pardonne tout ! s'écria la pauvre mère , à l'esprit de laquelle s'offrit l'horrible tableau de Philippe retiré mort de l'eau.

Un sombre silence régna pendant quelques instants. La journée se passa dans les plus cruelles alternatives. Tous les trois s'élançaient à la fenêtre du salon au moindre bruit , et se livraient à une foule de conjectures.

Philippe mettait tranquillement tout en ordre à sa caisse. Il eut l'audace de rendre ses comptes en disant que , craignant quelque malheur, il avait les onze mille francs chez lui. Le drôle sortit à quatre heures en prenant cinq cents francs de plus à sa caisse, et monta froidement au jeu , où il n'était pas allé depuis qu'il occupait sa place. Il avait bien compris qu'un caissier ne peut pas hanter les maisons de jeu. Ce garçon ne manquait pas de calcul. Sa conduite postérieure prouvera, d'ailleurs , qu'il tenait plutôt de son aïeul Rouget que de son vertueux père. Peut-être eût-il fait un bon général ; mais , dans sa vie privée , il fut un de ces profonds scélérats qui abritent leurs entreprises et leurs mauvaises actions derrière le para-



vent de la légalité et sous le toit discret de la famille.

Philippe garda tout son sang-froid dans cette suprême entreprise. Il gagna d'abord et alla jusqu'à une masse de six mille francs ; mais il se laissa éblouir par le désir de terminer son incertitude d'un coup. Il quitta le trente et quarante en apprenant qu'à la roulette la noire venait de passer seize fois ; il alla jouer cinq mille francs sur la rouge , et la noire sortit encore une dix-septième fois. Le commandant mit alors son billet de mille francs sur la noire et gagna. Malgré cette étonnante entente du hasard , il avait la tête fatiguée, il le sentait ; mais il voulut continuer, quoique le sens divinatoire qu'écourent les joueurs et qui procède par éclairs, fût altéré déjà. Vinrent des intermittences qui sont la perte des joueurs. La lucidité, de même que les rayons du soleil, n'a d'effet que par la fixité de la ligne droite , elle ne devine qu'à la condition de ne pas rompre son regard ; elle se trouble dans les sautilllements de la chance. Philippe perdit tout. Après de si fortes épreuves , l'âme la plus insouciant comme la

plus intrépide s'affaisse. Aussi, en revenant chez lui, Philippe pensait-il d'autant moins à sa promesse de suicide, qu'il n'avait jamais voulu se tuer. Il ne songeait plus ni à sa place perdue, ni à son cautionnement entamé, ni à sa mère, ni à Mariette, la cause de sa ruine; il allait machinalement. Quand il entra, sa mère en pleurs, la Descoings et son frère lui sautèrent au cou, l'embrassèrent et le portèrent avec joie au coin du feu.

—Tiens, pensa-t-il, l'annonce a fait son effet ! Ce monstre prit alors d'autant mieux une figure de circonstance que la séance au jeu l'avait profondément ému. En le voyant pâle et défait, sa pauvre mère se mit à ses genoux, lui baisa les mains, se les mit sur le cœur et le regarda longtemps les yeux pleins de larmes.

— Philippe, lui dit-elle d'une voix étouffée, promets-moi de ne pas te tuer, nous oublierons tout !

Philippe regarda son frère attendri, la Descoings qui avait la larme à l'œil ; il se dit à lui-même : — C'est de bonnes gens. Il prit alors sa mère, la releva, l'assit sur ses genoux, la pressa sur son

cœur, et lui dit à l'oreille en l'embrassant : — Tu me donnes une seconde fois la vie !

La Descoings trouva le moyen de servir un excellent dîner, d'y joindre deux bouteilles de vieux vin, et un peu de liqueur des Iles, trésor provenant de son ancien fonds.

— Agathe, il faut lui laisser fumer ses cigares ! dit-elle au dessert. Et elle offrit des cigares à Philippe.

Les deux pauvres créatures avaient imaginé qu'en laissant prendre toutes ses aises à ce garçon, il aimerait la maison et s'y tiendrait, et toutes deux essayèrent de s'habituer à la fumée du tabac qu'elles exécraient. Cet immense sacrifice ne fut pas même aperçu par Philippe.

Le lendemain Agathe avait vieilli de dix années. Une fois ses inquiétudes calmées, la réflexion vint, et la pauvre mère ne put fermer l'œil pendant cette horrible nuit. Elle allait être réduite à six cents francs de rente. Comme toutes les femmes grasses et friandes, la Descoings, douée d'une toux catarrhale opiniâtre, devenait lourde. Son pas, dans les escaliers, retentissait

comme des coups de bûche. Elle pouvait mourir de moment en moment , et avec elle disparaissaient quatre mille francs ; il était donc ridicule de compter sur cette ressource. Que faire ? que devenir ? Décidée à se mettre à garder des malades plutôt que d'être à charge à ses enfants , Agathe ne songeait pas à elle. Mais que ferait Philippe, réduit aux cinq cents francs de sa croix d'officier de la Légion d'honneur ? Depuis onze ans , la Descoings , en donnant mille écus chaque année, avait payé presque deux fois sa dette. Elle immolait les intérêts de son petit-fils à ceux de la famille Bridau. Tous les sentiments probes et rigoureux d'Agathe étaient froissés , et , au milieu de ce désastre horrible, elle se disait : Pauvre garçon , est-ce sa faute ? il est fidèle à ses serments. Moi , j'ai eu le tort de ne pas le marier. Si je lui avais trouvé une femme , il ne se serait pas lié avec cette danseuse ! Il est si fortement constitué !

La Descoings , en vieille épicière , avait aussi réfléchi à la manière de sauver l'honneur de la famille. Au jour elle quitta son lit et vint dans la chambre de son amie.

— Ce n'est ni à vous ni à Philippe à traiter cette affaire délicate , lui dit-elle; nos deux vieux amis sont morts , mais il nous reste le père Desroches qui a une bonne judiciaire , et je vais aller chez lui ce matin. Desroches dira que Philippe a été victime de sa confiance dans un ami qu'il a obligé ; que sa faiblesse , en ce genre , le rend tout à fait impropre à gérer une caisse. Ce qui lui arrive aujourd'hui pourrait recommencer. Philippe préfère donner sa démission, et il ne sera pas renvoyé.

Agathe , en voyant l'honneur de son fils mis à couvert par ce mensonge officieux au moins aux yeux des étrangers , embrassa la Descoings qui sortit arranger cette horrible affaire. Philippe avait dormi du sommeil des justes.

— Elle est rusée la vieille ! dit-il en souriant, quand Agathe lui apprit pourquoi leur déjeuner était retardé.

Le vieux Desroches, le dernier ami de ces deux pauvres femmes, et qui, malgré la dureté de son caractère, se souvenait toujours d'avoir été placé par Bridau, s'acquitta, en diplomate consommé,

de la mission délicate que lui confia la Descoings. Il vint dîner avec la famille, avertir Agathe d'aller signer le lendemain au Trésor, rue Vivienne, le transfert de la partie de rente vendue, et de retirer le coupon de six cents francs qui lui restait. Le vieil employé ne quitta pas cette maison désolée sans avoir obtenu de Philippe de signer une pétition au ministre de la guerre par laquelle il demandait sa réintégration dans les cadres de l'armée. Desroches promit aux deux femmes de suivre la pétition dans les bureaux de la guerre, et de profiter du triomphe du duc sur Philippe chez la danseuse pour obtenir la protection de ce grand seigneur.

— Avant trois mois, il sera chef d'escadron dans quelque régiment de cavalerie, et vous en serez débarrassées.

Desroches s'en alla comblé des bénédictions des deux femmes et de Joseph. Quant au journal, deux mois après, selon les prévisions de Finot, il cessa de paraître. Ainsi la faute de Philippe n'eut, dans le monde, aucune portée. La maternité d'Agathe avait reçu la plus profonde bles-

sure. Sa croyance en son fils une fois ébranlée, elle vécut dès lors en des transes perpétuelles, mêlées de satisfactions quand elle voyait ses sinistres appréhensions trompées. Lorsque les hommes doués d'une force corporelle et du courage physique, mais lâches et ignobles au moral comme l'était Philippe, ont vu la nature des choses reprendre son cours autour d'eux, après une catastrophe où leur moralité s'est à peu près perdue, cette complaisance de la famille ou des amitiés est pour eux une prime d'encouragement. Ils comptent sur l'impunité. Leur esprit faussé, leurs passions satisfaites les portent à étudier comment ils ont réussi à tourner les lois sociales, et ils deviennent horriblement adroits.

Quinze jours après, Philippe, redevenu l'homme oisif, ennuyé, reprit donc fatalement sa vie de café, ses stations embellies de petits verres, ses longues parties de billard au punch, sa séance de nuit au jeu où il risquait à propos une faible mise et réalisait un petit gain qui suffisait à l'entretien de son désordre. En apparence économe pour mieux tromper sa mère et la Des-

coings , il portait un chapeau presque crasseux , pelé sur le tour et aux bords, des bottes rapiécées, une redingote râpée où brillait à peine sa rosette rouge brunie par un trop long séjour à la boutonnière et salie par des gouttes de liqueur ou de café. Ses gants verdâtres en peau de daim lui duraiient longtemps. Enfin il n'abandonnait son col de velours que quand le velours rongé laissait voir le carton.

Mariette fut son seul amour, mais la trahison de cette danseuse lui endurcit beaucoup le cœur. Régulier d'ailleurs, il déjeunait, dinait au logis, et rentrait toutes les nuits vers une heure.

Trois mois de cette vie horrible rendirent quelque confiance à la pauvre Agathe.

Quant à Joseph, qui travaillait au tableau magnifique auquel il dut, en 1825, sa réputation, il vivait dans son atelier. Sur la foi de son petit-fils, la Descoings, qui croyait à la gloire de Joseph, prodiguait au peintre des soins maternels, elle lui portait à déjeuner le matin, elle faisait ses courses, elle lui nettoyait ses brosses. Le peintre ne se montrait guère qu'au diner. Ses soirées



appartenaient à ses amis du cénacle. Il lisait d'ailleurs beaucoup, il se donnait cette profonde et sérieuse instruction que l'on ne tient que de soi-même, et à laquelle les gens de talent se livrent entre vingt-cinq et trente ans. Agathe voyant peu Joseph et sans inquiétudes sur son compte, n'existait que par Philippe, qui seul lui donnait les alternatives de craintes soulevées et de terreurs apaisées qui sont un peu la vie des sentiments, et dont la maternité n'est pas plus exempte que l'amour.

Desroches, qui venait environ une fois par semaine voir la veuve de son ancien chef et ami, lui donnait des espérances. Le duc de Maufrigneuse avait demandé Philippe dans son régiment. Le ministre de la guerre se faisait faire un rapport, et comme le nom de Bridau ne se trouvait sur aucune liste de police, ni dossier de palais, dans les premiers mois de l'année 1823, Philippe recevrait sa lettre de service et de réintégration. Pour réussir, Desroches avait mis toutes ses connaissances en mouvement. Ses informations à la préfecture de police lui apprirent alors que Phi-

lippe allait tous les soirs au jeu. Le vieillard confia ce secret à la Descoings seulement, en l'engageant à surveiller le futur chef d'escadron. Un éclat pouvait tout perdre. Pour le moment, le ministre de la guerre n'irait pas rechercher si Philippe était joueur. Or, une fois sous les drapeaux, il abandonnerait une passion née de son désœuvrement.

Agathe, qui le soir n'avait plus personne, lisait ses prières au coin de son feu pendant que la Descoings se tirait les cartes, s'expliquait ses rêves et appliquait les règles de la *cabale* à ses mises. Cette joueuse obstinée ne manquait jamais un tirage : elle poursuivait son terne, qui, en octobre 1822, n'était pas encore sorti. Ce terne allait avoir vingt et un ans, il atteignait à sa majorité, la vieille actionnaire fondait beaucoup d'espoir sur cette puérile circonstance. L'un des numéros était resté au fond de toutes les roues depuis la création de la loterie. Aussi la Descoings chargeait-elle énormément ce numéro et toutes les combinaisons de ces trois chiffres. Le dernier matelas de son lit était le gardien de ses écono-

mies, elle le décousait, y mettait la pièce d'or conquise sur ses besoins, l'enveloppait de laine, et le recousait après. Elle voulait, au dernier tirage de Paris, risquer toutes ses économies sur les combinaisons de son terne chéri.

Cette passion, si universellement condamnée, n'a jamais été étudiée. Personne n'y a vu l'opium de la misère. La loterie, la plus puissante fée du monde, développait des espérances magiques. Le coup de roulette qui faisait voir aux joueurs des masses d'or et de jouissances, ne durait que ce que dure un éclair; tandis que la loterie donnait cinq jours d'existence à ce magnifique éclair. Quelle est aujourd'hui la puissance sociale qui peut, pour quarante sous, vous rendre heureux pendant cinq jours et vous livrer idéalement tous les bonheurs de la civilisation? Le tabac, impôt mille fois plus immoral, détruit le corps, attaque l'intelligence, il hébète une nation, et la loterie ne causait pas le moindre malheur de ce genre. La passion de la loterie était d'ailleurs forcée de se régler et par la distance qui séparait les tirages, et par la roue que chaque joueur affectionnait. La Des-

coings ne mettait que sur la roue de Paris.

Dans l'espoir de voir triompher ce terne nourri depuis vingt ans , elle s'était soumise à d'énormes privations pour pouvoir faire en toute liberté sa mise du dernier tirage de Paris. Quand elle avait des rêves cabalistiques , car tous les rêves ne correspondaient point aux nombres de la loterie, elle allait les raconter à Joseph. L'artiste était le seul être qui l'écoutât , non-seulement sans la gronder, mais en lui disant de ces douces paroles par lesquelles les artistes consolent les folies de l'esprit. Tous les grands talents respectent et comprennent les passions vraies ; ils se les expliquent, et trouvent leurs racines dans le cœur ou dans la tête. Son frère aimait le tabac et les liqueurs, sa vieille maman Descoings aimait les ternes, sa mère aimait Dieu, Desroches fils aimait les procès, Desroches père aimait la pêche à la ligne ; tout le monde, disait-il, aimait quelque chose ! Il aimait, lui, le beau idéal en tout ; il aimait la poésie de Victor Hugo , les vers de Lamartine , la peinture de Géricault, la musique de Rossini , les romans de Walter Scott.

— Chacun son goût, maman, disait-il. Seulement votre terne lanterne beaucoup.

— Il sortira, tu seras riche, et mon petit Bixiou aussi !

— Donnez tout à votre petit-fils, s'écriait Joseph. Au surplus, faites comme vous voudrez !

— Hé ! s'il sort, j'en aurai assez pour tout le monde. Toi ! d'abord, tu auras un bel atelier, tu ne te priveras pas d'aller aux Italiens pour payer tes modèles et ton marchand de couleurs. Sais-tu, mon enfant, lui dit-elle, que tu ne me fais pas jouer un beau rôle dans ce tableau-là ?

Par économie, Joseph avait fait poser la Descoings dans son magnifique tableau d'une jeune courtisane amenée par une vieille femme chez un sénateur vénitien. Ce tableau, un des chefs-d'œuvre de la peinture moderne, pris par Gros lui-même pour un Titien, prépara merveilleusement les jeunes artistes à reconnaître et à proclamer la supériorité de Joseph au salon de 1823.

— Ceux qui vous connaissent savent bien qui vous êtes, lui répondit-il gaiement, et pourquoi

vous inquiéteriez-vous de ceux qui ne vous connaissent pas ?

Depuis une dizaine d'années, la Descoings avait pris les tons mûrs d'une pomme de reinette à Pâques : ses rides s'étaient formées dans la plénitude de sa chair, devenue froide et douillette. Ses yeux, pleins de vie, semblaient animés par une pensée encore jeune et vivace qui pouvait d'autant mieux passer pour de la cupidité qu'il y a toujours quelque chose de cupide chez le joueur. Son visage grassouillet offrait les traces d'une dissimulation profonde et d'une arrière-pensée enterrée au fond du cœur. Sa passion exigeait le secret. Elle avait dans le mouvement des lèvres quelques indices de gourmandise. Aussi, quoique ce fût la probe et excellente femme que vous connaissez, l'œil pouvait-il s'y tromper. Elle présentait donc un admirable modèle de la vieille femme que Bridau voulait peindre. Coralie, jeune actrice d'une beauté sublime, morte à la fleur de l'âge, la maîtresse d'un jeune poète, un ami de Bridau, Lucien de Rubempré, lui avait donné l'idée de ce tableau.

On accusa cette belle toile d'être un pastiche, quoiqu'elle fût la magnifique mise en scène de trois portraits, car Michel Chrestien, un de ses amis du cénacle, avait prêté pour le sénateur sa tête républicaine, sur laquelle Joseph jeta quelques tons de maturité, de même qu'il força l'expression du visage de la Descoings.

Le grand tableau qui devait faire tant de bruit au salon prochain, et qui suscita tant de haines, tant de jalousies et d'admiration à Joseph, était ébauché; mais contraint d'en interrompre l'exécution pour faire des travaux de commande afin de vivre, il copiait les tableaux des vieux maîtres en se pénétrant de leurs procédés; aussi sa brosse est-elle une des plus savantes. Son bon sens d'artiste lui avait suggéré l'idée de cacher à la Descoings et à sa mère les gains qu'il commençait à récolter, en leur voyant à l'une et à l'autre une cause de ruine dans Philippe et dans la loterie. L'espèce de sang-froid déployé par son frère dans sa catastrophe, le calcul de son prétendu suicide, que Joseph découvrit, le souvenir des fautes commises dans sa carrière militaire,

qu'il n'aurait pas dû abandonner, enfin les moindres détails de la conduite de ce soldat avaient fini par dessiller les yeux de Joseph. Cette perspicacité manque rarement aux peintres. Occupés pendant des journées entières, dans le silence de leurs ateliers, à des travaux qui laissent jusqu'à un certain point la pensée libre, ils ressemblent un peu aux femmes : leur esprit peut tourner autour des petits faits de la vie et en pénétrer le sens caché.

Joseph avait acheté un de ces bahuts magnifiques, encore ignorés de la mode, avec lequel il avait décoré un coin de son atelier où se portait la lumière qui papillotait dans les bas-reliefs, et donnait tout son lustre à ce chef-d'œuvre des artisans du xvi<sup>e</sup> siècle. Il y reconnut l'existence d'une cachette, et y accumulait un pécule de prévoyance. Avec la confiance naturelle aux vrais artistes, il mettait habituellement l'argent qu'il s'accordait pour son mois ou pour ses dépenses dans une tête de mort placée dans une des cases du bahut. Depuis le retour de son frère au logis, il trouvait un désaccord constant entre



le chiffre de ses dépenses et celui de cette somme. Ses cent francs du mois disparaissaient avec une incroyable vitesse. En ne trouvant rien, après n'avoir dépensé que quarante à cinquante francs, il se dit une première fois : Il paraît que mon argent a pris la poste ! Une seconde fois, il fit attention à ses dépenses. Mais il eut beau compter, comme Robert-Macaire, seize et cinq font vingt-trois, il ne s'y retrouva point.

En s'apercevant, pour une troisième fois, d'une plus forte erreur, il communiqua ce sujet de peine à la vieille Descoings, par laquelle il se sentait aimé de cet amour maternel, tendre, confiant, crédule, enthousiaste qui manquait à sa mère, quelque bonne qu'elle fût, et tout aussi nécessaire aux commencements de l'artiste que les soins de la poule à ses petits jusqu'à ce qu'ils aient des plumes. A elle seule il pouvait confier ses horribles soupçons. Il était sûr de ses amis comme de lui-même, la Descoings ne lui prenait certes rien pour mettre à la loterie. A cette idée qu'il exprima, la pauvre femme se tordit les mains. Philippe seul pouvait donc commettre ce petit vol domestique.

—Pourquoi ne me demande-t-il pas ce dont il a besoin ? s'écria Joseph en prenant de la couleur sur sa palette et brouillant tous les tons sans s'en apercevoir. Lui en refuserais-je ?

La plus profonde horreur se peignit sur le visage de la vieille.

—Mais c'est dépouiller un enfant ! s'écria-t-elle.

—Non, reprit Joseph, il le peut, il est mon frère, ma bourse est la sienne ; mais il devrait me le dire.

—Mets ce matin une somme fixe en monnaie et n'y touche pas, lui dit la Descoings ; je saurai qui vient à ton atelier, et s'il n'y a que lui qui y soit entré, tu auras une certitude.

Le lendemain même, Joseph eut ainsi la preuve des emprunts forcés que lui faisait son frère. Philippe entra dans son atelier quand il n'y était pas, et y prenait les petites sommes qui lui manquaient. L'artiste trembla pour son petit trésor.

—Attends ! attends ! je vais te pincer, mon gaillard, dit-il en riant à la Descoings.

—Et tu feras bien ; nous devons le corriger,

car je ne suis pas non plus sans trouver quelquefois du déficit! Mais, le pauvre garçon, il lui faut du tabac, il en a l'habitude.

— Pauvre garçon, pauvre garçon, reprit l'artiste, je suis un peu de l'avis de Fulgence et de Bixiou : Philippe nous tire constamment aux jambes. Tantôt il se fourre dans les émeutes et il faut l'envoyer en Amérique, il coûte alors douze mille francs à notre mère. Puis il ne trouve rien dans les forêts du nouveau monde, et son retour coûte autant que son départ. Sous prétexte d'avoir répété deux mots de Napoléon à un général, il se croit un grand militaire et obligé de faire la grimace aux Bourbons. En attendant il s'amuse, il voyage, il voit du pays. Moi, je ne donne pas dans la colle de ses malheurs; il n'a pas la mine d'un homme à ne pas être au mieux partout! On lui trouve une excellente place, il mène une vie de Sardanapale avec une fille d'Opéra, mange la grenouille, et coûte encore douze mille francs à ma mère. Certes, pour ce qui me regarde, je m'en bats l'œil, mais il mettra la pauvre femme sur la paille. Il me regarde comme

rien du tout, parce que je n'ai pas été dans les dragons de la garde! Et c'est peut-être moi qui ferai vivre cette bonne chère mère dans ses vieux jours, tandis que s'il continue, il finira je ne sais comment. Bixiou me disait : — C'est un fameux farceur, ton frère! Eh bien, il a raison. Philippe inventera quelque frasque où l'honneur de la famille sera compromis, et il faudra trouver encore des dix ou douze mille francs ! Il joue tous les soirs, il laisse tomber sur l'escalier, quand il rentre souï comme un templier, des cartes piquées qui lui ont servi à marquer les tours de la rouge et de la noire. Le père de Desroches se remue pour le faire rentrer dans l'armée, et moi je crois que Philippe sera, ma parole d'honneur! au désespoir de resservir, Auriez-vous cru qu'un garçon qui a de si beaux yeux bleus, si limpides, et un air de chevalier Bayard, tournât au sacripan !

En effet, malgré la sagesse et le sang-froid avec lesquels Philippe jouait ses masses le soir, il éprouvait de temps en temps ce que les joueurs appellent des *lessives*. Poussé par l'irrésistible

désir d'avoir l'enjeu de sa soirée, dix francs, il faisait alors main-basse dans le ménage sur l'argent de son frère, sur celui que la Descoings laissait traîner, ou sur celui d'Agathe.

Une fois déjà la pauvre veuve avait eu, dans son premier sommeil, une épouvantable vision : Philippe était entré dans sa chambre, il y avait pris dans les poches de sa robe tout l'argent qui s'y trouvait. Agathe avait feint de dormir; mais elle avait alors passé le reste de la nuit à pleurer. Elle y voyait clair. « Une faute n'est pas le vice, » avait dit la Descoings; mais après de constantes récidives, le vice était visible. Agathe n'en pouvait plus douter, son fils le plus aimé n'avait ni délicatesse ni honneur. Le lendemain de cette affreuse vision, après le déjeuner, avant qu'il ne partît, elle l'avait attiré dans sa chambre pour le prier, avec le ton de la supplication, de lui demander l'argent qui lui serait nécessaire. Les demandes de Philippe se renouvelèrent alors si souvent que, depuis quinze jours, Agathe avait épuisé toutes ses économies. Elle se trouvait sans un liard, elle pensait à travailler; elle avait pen-

dant plusieurs soirées discuté avec la Descoings les moyens de gagner de l'argent par son travail. Déjà la pauvre mère avait été demander de la tapisserie à remplir, au *Père de famille*, ouvrage qui donne environ vingt sous par jour.

Malgré la profonde discrétion de sa nièce, la Descoings avait bien deviné le motif de cette envie de gagner de l'argent par un travail de femme. Les changements de la physionomie d'Agathe étaient d'ailleurs assez éloquents : son frais visage se desséchait. La peau se collait aux tempes, aux pommettes, et le front se ridait. Les yeux perdaient de leur limpidité. Évidemment quelque feu intérieur la consumait. Elle pleurait pendant la nuit. Mais ce qui causait le plus de ravages, était la nécessité de taire ses douleurs, ses souffrances, ses appréhensions. Elle ne s'endormait jamais avant que Philippe ne fût rentré, elle l'entendait dans la rue, elle avait étudié les variations de sa voix, de sa démarche, le langage de sa canne traînée sur le pavé. Elle n'ignorait rien : elle savait à quel degré d'ivresse il était arrivé. Elle tremblait, en l'entendant trébücher

dans les escaliers ; elle y avait une nuit ramassé des pièces d'or à l'endroit où il s'était laissé tomber. Quant il avait bu et gagné, sa voix était enrouée, sa canne traînait. Mais quand il avait perdu, son pas avait quelque chose de sec, de net, de furieux ; il chantonnait d'une voix claire et tenait sa canne en l'air, au port d'armes. Au déjeuner, quand il avait gagné, sa contenance était gaie et presque affectueuse ; il badinait avec grossièreté, mais il badinait avec la Descoings, avec son frère et avec elle. Sombre, au contraire, quand il avait perdu, sa parole brève et saccadée, son regard dur, sa tristesse effrayaient. Cette vie de débauche et l'habitude des liqueurs changeaient de jour en jour sa physionomie jadis si belle. Les veines du visage étaient injectées de sang, les traits grossissaient, ses yeux perdaient leurs cils et se desséchaient. Enfin, peu soigneux de sa personne, il exhalait les miasmes d'estaminet, une odeur de bottes boueuses qui, pour un étranger, eût semblé le sceau de la crapule.

— Vous devriez bien, dit la Descoings à Philippe dans les premiers jours de décembre, vous

faire faire des vêtements neufs , de la tête aux pieds.

— Et qui les payera ? répondit-il d'une voix aigre. Ma pauvre mère n'a plus le sou ; moi j'ai cinq cents francs par an. Il faudrait un an de ma pension pour avoir des habits , et j'ai engagé ma pension pour trois ans...

— Et pourquoi ? dit Joseph.

— Une dette d'honneur. Giroudeau avait pris mille francs à Florentine pour me les prêter... Je ne suis pas flambant, c'est vrai ; mais quand on pense que Napoléon est à Sainte-Hélène et vend son argenterie pour vivre , les soldats qui lui sont fidèles peuvent bien marcher sur leurs tiges , dit-il en montrant ses bottes sans talon. Et il sortit.

— Ce n'est pas un mauvais garçon, dit Agathe ; il a de bons sentiments.

— On peut aimer l'empereur , dit Joseph , et faire sa toilette. S'il avait soin de lui-même et de ses habits, il n'aurait pas l'air d'un va-nu-pieds !

— Joseph, il faut avoir de l'indulgence pour



ton frère , dit Agathe. Tu fais ce que tu veux, toi! tandis qu'il n'est certes pas à sa place.

— Pourquoi l'a-t-il quittée ? demanda Joseph. Qu'importe qu'il y ait les punaises de Louis XVIII ou l'oiseau de Napoléon sur les drapeaux , si ces chiffons sont français ? La France est la France ! Je peindrais pour le diable , moi ! Un soldat doit se battre , s'il est soldat , pour l'amour de l'art ! Et s'il était resté tranquillement à l'armée , il serait colonel aujourd'hui...

Vous êtes injuste pour lui , dit Agathe. Son père qui adorait l'empereur l'eût approuvé. Mais enfin il consent à rentrer dans l'armée ! Dieu sait ce que nous coûte le chagrin qu'il en a...

Joseph se leva pour monter à son atelier ; mais Agathe le prit par la main , et lui dit : — Sois bon pour ton frère , il est si malheureux !

Quand l'artiste revint à son atelier , suivi par la Descoings qui lui disait de ménager la susceptibilité de sa mère , en lui faisant observer combien elle changeait , et combien de souffrances intérieures ce changement révélait , ils y trouvèrent Philippe , à leur grand étonnement.

— Joseph , mon petit , lui dit-il d'un air dégagé , j'ai bien besoin d'argent. Nom d'une pipe, je dois pour trente francs de cigares à mon bureau de tabac , et je n'ose point passer devant cette maudite boutique sans les payer. Voici dix fois que je les promets.

— Eh bien ! j'aime mieux cela , répondit Joseph , prends dans la tête.

— Mais j'ai tout pris , hier au soir , après le dîner.

— Il y avait quarante-cinq francs...

— Eh bien oui , c'est bien mon compte , répondit Philippe , je les ai trouvés. Ai-je mal fait ? reprit-il.

— Non , mon ami , non , répondit l'artiste. Si tu étais riche , je ferais comme toi ; seulement , avant de prendre , je te demanderais si cela te convient.

— C'est bien humiliant de demander , reprit Philippe ; j'aimerais mieux te voir prendre comme moi , sans rien dire : il y a plus de confiance. A l'armée , un camarade meurt ; il a une bonne paire de bottes , on en a une mauvaise , on change.

— Oui, mais on ne la lui prend pas quand il est vivant!

— Oh! des petites, reprit Philippe en haussant les épaules. Ainsi, tu n'en a pas?

— Non, dit Joseph qui ne voulait pas montrer sa cachette.

— Eh! attends quelques jours, dit la Descoings, nous serons riches.

— Oui, vous, vous croyez que votre terne sortira le 25, au tirage de Paris. Il faudra que vous fassiez une fameuse mise si vous voulez vous enrichir tous.

— Un quaterne sec de deux cents francs donne trois millions, sans compter les ambes et les extraits déterminés.

— A quinze mille fois la mise, oui, c'est juste deux cent francs qu'il vous faut! s'écria Philippe.

La Descoings se mordit les lèvres, elle avait dit un mot imprudent.



## VIII

### COMMENT S'ALTÈRE LE SENTIMENT MATERNEL.

Philippe, en sortant, se demandait intérieurement : Où cette vieille sorcière peut-elle cacher l'argent de sa mise ? C'est de l'argent perdu, je l'emploierais si bien ! avec quatre masses de 50 francs on peut gagner 200,000 francs !

Et il cherchait en lui-même la cachette probable de la Descoings. La veille des fêtes, sa mère allait à l'église et y restait longtemps ; elle s'y confessait sans doute et s'y préparait à communier. On était à la veille de Noël ; la Descoings

devait sans doute aller acheter quelques friandises pour le réveillon. Mais aussi peut-être ferait-elle en même temps sa mise. La loterie avait un tirage de cinq jours en cinq jours, aux roues de Bordeaux, de Lyon, de Lille, de Strasbourg et de Paris. La loterie de Paris se tirait le 25 de chaque mois, et les listes se fermaient le 24 à minuit. Le soldat étudia toutes ces circonstances et se mit en observation. Vers midi, Philippe revint au logis, d'où la Descoings était sortie; mais elle en avait emporté la clef. Ce ne fut pas une difficulté. Philippe feignit d'y avoir oublié quelque chose, et pria la portière d'aller chercher elle-même un serrurier qui demeurait à deux pas, rue Guénégaud, et qui vint lui ouvrir la porte. La première pensée du soudard se porta sur le lit: il le défit, tâta les matelas avant d'interroger le bois, et au dernier matelas il palpa les pièces d'or enveloppées de papier. Il eut bientôt décousu la toile, ramassé vingt napoléons; puis, sans prendre la peine de recoudre la toile, il refit le lit avec assez d'habileté pour que la Descoings ne s'aperçût de rien. Le joueur détala d'un pied

agile, en se proposant de jouer à trois reprises différentes, de trois heures en trois heures, chaque fois pendant dix minutes seulement.

Les vrais joueurs, depuis 1786, époque à laquelle les jeux publics furent inventés, les grands joueurs que l'administration redoutait, et qui ont mangé, selon l'expression des tripots, de l'argent à la banque, ne jouaient jamais autrement. Mais avant d'obtenir cette expérience, on perdait des fortunes. Toute la philosophie des fermiers et leur gain venaient de l'impassibilité de leur caisse, des coups égaux appelés le *refait*, et de l'insigne mauvaise foi autorisée par le gouvernement qui consistait à ne tenir, à ne payer que facultativement les enjeux des joueurs. En un mot, le jeu, qui refusait la partie du joueur riche et de sang-froid, dévorait la fortune du joueur assez sottement entêté pour se laisser griser par le rapide mouvement de cette machine. Les tailleurs de trente et quarante allaient presque aussi vite que la roulette.

Philippe avait fini par acquérir ce sang-froid de général en chef qui permet de conserver l'œil

clair et l'intelligence nette au milieu du tourbillon des choses. Il était arrivé à cette haute politique du jeu qui, disons-le en passant, faisait vivre à Paris un millier de personnes assez fortes pour contempler tous les soirs un abîme sans avoir le vertige. Avec ses quatre cents francs, Philippe résolut de faire fortune dans cette journée. Il mit en réserve deux cents francs dans ses bottes, et garda deux cents francs dans sa poche. A trois heures, il vint aux salons maintenant occupés par le théâtre du Palais-Royal, où les banquiers tenaient les plus fortes sommes. Il sortit une demi-heure après, riche de sept mille francs. Il alla voir Florentine, à laquelle il devait cinq cents francs; il les lui rendit, et lui proposa de souper au Rocher de Cancale, après le spectacle. En revenant, il passa rue du Sentier, au bureau du journal, prévenir son ami Giroudeau du gala projeté.

A six heures, Philippe gagna vingt-cinq mille francs, et sortit au bout de dix minutes en se tenant parole. Le soir, à dix heures, il avait gagné soixante et quinze mille francs.

Après le souper qui fut magnifique , ivre et confiant , Philippe revint au jeu vers minuit. Il joua , contre la loi qu'il s'était imposée , pendant une heure , et doubla sa fortune. Les banquiers à qui , par sa manière de jouer , il avait extirpé cent cinquante mille francs , le regardaient avec intérêt.

— Sortira-t-il , restera-t-il ? S'il reste , se disaient-ils par un regard , il est perdu.

Philippe crut être dans une veine de bonheur , et il resta. Vers trois heures du matin , les cent cinquante mille francs étaient rentrés dans la caisse des jeux. L'officier , qui avait considérablement bu de grog en jouant , sortit dans un état d'ivresse que le froid , par lequel il fut saisi , porta à un haut degré. Un garçon de salle le suivit , le ramassa , et le conduisit dans une de ces horribles maisons qui ont un réverbère où se lisent ces mots : *Ici on loge à la nuit*. Le garçon paya pour le joueur ruiné , qui fut mis tout habillé sur un lit , et où il resta jusqu'au soir de Noël. Philippe ne s'éveilla qu'à sept heures , la bouche pâteuse , la figure enflée , et en proie à



une fièvre nerveuse. La force de son tempérament lui permit de regagner à pied la maison maternelle où il avait, sans le vouloir, mis le deuil, la désolation, la misère et la mort.

La veille, lorsque son dîner fut prêt, la Descoings et Agathe attendirent Philippe pendant environ deux heures. On ne se mit à table qu'à sept heures. Agathe se couchait presque toujours à dix heures : mais comme elle voulait assister à la messe de minuit, elle passa dans sa chambre, aussitôt après le dîner. La Descoings et Joseph restèrent seuls au coin du feu, dans ce petit salon qui servait à tout, et la vieille femme le pria de lui calculer sa fameuse mise, sa mise monstre, sur le célèbre terne. Elle voulait jouer les ambes et les extraits déterminés, enfin réunir toutes les chances. Après avoir bien savouré toute la poésie de ce coup, avoir versé les deux cornes d'abondance aux pieds de son enfant d'adoption, et lui avoir raconté ses rêves en démontrant la certitude du gain, en ne s'inquiétant que de la difficulté de soutenir un pareil bonheur, de l'attendre depuis minuit jusqu'au len-

demain dix heures, Joseph qui ne voyait pas les quatre cents francs de la mise, s'avisa d'en parler. La vieille femme sourit et l'emmena dans l'ancien salon, devenu sa chambre.

— Tu vas voir ! dit-elle.

Elle défit assez précipitamment son lit, et chercha ses ciseaux pour découdre le matelas. Elle prit ses lunettes, examina la toile, la vit défaitte et lâcha le matelas. En l'entendant jeter un soupir venu des profondeurs de la poitrine et comme étranglé par le sang qui se porta au cœur, Joseph reçut la vieille actionnaire de la loterie dans ses bras, et la mit sur un fauteuil évanouie.

— Ma mère ! cria-t-il.

Agathe se leva, mit sa robe de chambre, accourut, et à la lueur d'une chandelle, elle fit à sa tante évanouie les remèdes vulgaires : de l'eau de Cologne aux tempes, de l'eau froide au front ; elle lui brûla une plume sous le nez, et la vit enfin revenir à la vie.

— Ils y étaient ce matin ! Il les a pris, le monstre !

— Quoi ? dit Joseph.

— J'avais vingt louis dans mon matelas , mes économies de deux ans ; Philippe seul a pu les prendre...

— Mais quand ? s'écria la pauvre mère accablée, il n'est pas revenu depuis le déjeuner.

— Je voudrais bien me tromper , s'écria la vieille. Mais ce matin , dans l'atelier de Joseph, quand j'ai parlé de ma mise , j'ai eu un pressentiment, j'ai eu tort de ne pas descendre prendre mon petit saint-frusquin pour faire ma mise à l'instant. Je le voulais , et je ne sais plus ce qui m'en a empêché. Oh ! mon Dieu ! je suis allée lui acheter des cigares !

— Mais, dit Joseph, l'appartement était fermé. D'ailleurs, c'est si infâme que je ne puis y croire. Il vous aurait espionnée, il aurait décousu votre matelas, il aurait prémédité... non !

— Je les ai sentis ce matin en faisant mon lit, après le déjeuner, répéta la Descoings.

Agathe, épouvantée , descendit et demanda si Philippe était revenu pendant la journée. La portière lui raconta le roman de Philippe. La

mère, frappée au cœur, revint entièrement changée. Aussi blanche que la percale de sa chemise, elle marchait comme on se figure que doivent marcher les spectres, sans bruit, lentement et par l'effet d'une puissance surhumaine, presque mécanique. Elle venait un bougeoir à la main, qui l'éclairait en plein, montrer ses yeux fixes d'horreur. Sans le savoir, ses cheveux s'étaient éparpillés par un mouvement de ses mains sur son front. Joseph resta cloué par l'apparition de ce remords, par la vision de cette statue de l'épouvante et du désespoir.

— Ma tante, dit-elle, prenez mes couverts, j'en ai six, cela fait votre somme. Je l'ai prise pour Philippe, j'ai cru pouvoir la remettre avant que vous ne vous en aperçussiez. Oh! j'ai bien souffert.

Elle s'assit. Ses yeux secs et fixes vacillèrent alors un peu.

— C'est lui qui a fait le coup, dit la Descoings tout bas à Joseph.

— Non, non, reprit Agathe. Prenez mes couverts, vendez-les, ils me sont inutiles; nous mangeons avec les vôtres.

Elle alla dans sa chambre , prit la boîte à couverts, la trouva légère , l'ouvrit et y trouva une reconnaissance du mont-de-piété. La pauvre mère jeta un horrible cri. Joseph et la Descoings accoururent , virent la boîte , et le sublime mensonge de la mère devint inutile. Tous trois se regardèrent et restèrent silencieux... En ce moment, par un geste presque fou , Agathe se mit un doigt sur les lèvres pour recommander le secret que personne ne voulait divulguer. Ils revinrent devant le feu dans le salon.

— Tenez, mon enfant, dit la vieille Descoings, je suis frappée au cœur, mon terne sortira, j'en suis sûre. Je ne pense plus à moi, mais à vous. Eh bien! votre enfant est un monstre, il ne vous aime point, malgré tout ce que vous faites pour lui. Si vous ne prenez pas de précautions contre lui, le misérable vous mettra sur la paille. Promettez-moi de vendre vos rentes , d'en réaliser le capital et de le placer en viager. Joseph a un bon état qui le fera vivre. En prenant ce parti, ma petite , dit-elle à Agathe , vous ne serez jamais à la charge de Joseph. M. Desroches veut

établir son fils. Le petit Desroches (il avait alors vingt-six ans), a trouvé une étude, il vous prendra vos douze mille francs à rente viagère.

Joseph saisit le bougeoir de sa mère et monta précipitamment à son atelier, il en revint avec trois cents francs : — Tenez, maman Descoings, dit-il en lui offrant son pécule, nous n'avons pas à rechercher ce que vous faites de votre argent, nous vous devons celui qui vous manque, en voici une partie !

— Prendre ton pauvre petit magot, le fruit de tes privations qui me font tant souffrir ! Es-tu fou, Joseph ? s'écria la vieille actionnaire de la loterie royale de France visiblement partagée entre sa foi brutale en son terne et cette action qui lui semblait un sacrilège.

— Oh ! faites-en ce que vous voudrez, dit Agathe que le mouvement de son fils émut aux larmes.

La Descoings prit Joseph par la tête et le baisa sur le front : — Mon enfant, ne me tente pas... Tiens, je perdrais... C'est des bêtises, la loterie !

Jamais rien de si héroïque n'a été dit dans les drames inconnus de la vie privée. En ce moment, les cloches de la messe de minuit sonnèrent.

— Et puis, il n'est plus temps.

— Oh ! dit Joseph, voilà vos calculs de cabale !

Le généreux artiste sauta sur les numéros, s'élança dans l'escalier et courut faire la mise. Quand il ne fut plus là, Agathe et la Descoings fondirent en larmes.

— Il y va, le cher amour ! s'écriait la jeuneuse. Mais ce sera tout pour lui, car c'est son argent !

Malheureusement Joseph ignorait entièrement la situation des bureaux de loterie que, dans ce temps, les habitués connaissaient dans Paris comme aujourd'hui les fumeurs connaissent les débits de tabac. Le peintre alla comme un fou regardant les lanternes. Lorsqu'il demanda à des passants de lui enseigner un bureau de loterie, on lui répondit qu'ils étaient fermés ; mais que celui du perron au Palais-Royal restait quelquefois ouvert un peu plus tard. Aussitôt, l'artiste vola vers le Palais-Royal où il trouva le bureau fermé.

— Deux minutes de moins , et vous auriez pu faire votre mise , lui dit un des crieurs de billets qui stationnaient au bas du perron en vociférant ces singulières paroles : — Douze cents francs pour quarante sous ! Et offrant des billets tout faits.

A la lueur du réverbère et des lumières du café de la Rotonde , Joseph examina si , par hasard , il y aurait sur ces billets quelques-uns des numéros de la Descoings ; mais il n'en vit pas un seul , et revint avec la douleur d'avoir fait en vain tout ce qui dépendait de lui pour satisfaire la vieille femme à laquelle il raconta ses disgrâces.

Agathe et sa tante allèrent ensemble à la messe de minuit à Saint-Germain-des-Prés et Joseph se coucha. Le réveillon n'eut pas lieu. La Descoings avait perdu la tête , et la mère avait au cœur un deuil éternel.

Les deux femmes se levèrent tard. Dix heures sonnèrent quand la Descoings essaya de se remuer pour faire le déjeuner qui ne fut prêt qu'à onze heures et demie. Vers cette heure , les



cadres oblongs appendus au-dessus de la porte des bureaux de loterie contenaient les numéros sortis. Si la Descoings avait eu son billet, elle aurait été à neuf heures et demie rue Neuve-des-Petits-Champs savoir son sort qui se décidait dans un hôtel contigu au ministère des finances, et dont la place est maintenant occupée par le théâtre et par la place Ventadour. Tous les jours de tirage, les curieux pouvaient admirer à la porte de cet hôtel un attroupement de vieilles femmes, de cuisinières et de vieillards qui, dans ce temps, formait un spectacle aussi curieux que celui de la queue des rentiers le jour du payement des rentes au trésor.

— Eh bien, vous voilà richissime ! s'écria le vieux Desroches en entrant au moment où la Descoings savourait sa dernière gorgée de café.

— Comment ? s'écria la pauvre Agathe.

— Son terne est sorti, dit-il en présentant la liste des numéros écrits sur un petit papier, et que les buralistes mettaient par centaines dans une sébile sur leurs comptoirs.

Joseph lut la liste, Agathe lut la liste, la Des-

coings ne la lut pas, elle fut renversée comme par un coup de foudre. Au changement de son visage, au cri qu'elle jeta, le vieux Desroches et Joseph la portèrent sur son lit. Agathe alla chercher un médecin, l'apoplexie foudroyait la pauvre femme qui ne reprit sa connaissance que vers quatre heures du soir. Le vieil Haudry, son médecin, annonça que, malgré ce mieux, elle devait penser à ses affaires et à son salut. Elle n'avait prononcé qu'un seul mot : — Deux millions !...

Desroches, le père, mis au fait des circonstances, mais avec les réticences nécessaires, par Joseph, cita plusieurs exemples de joueurs à qui la fortune avait échappé le jour où ils avaient par fatalité oublié de faire leurs mises ; mais il comprit combien un pareil coup devait être mortel quand il arrivait après vingt ans de persévérance. A cinq heures, au moment où le plus profond silence régnait dans ce petit appartement et où la malade, gardée par Joseph et par sa mère, assis l'un au pied, l'autre au chevet du lit, attendait son petit-fils, que le vieux Desroches avait

été chercher, le bruit des pas de Philippe et celui de sa canne retentit dans l'escalier.

— Le voilà ! le voilà ! s'écria la Descoings qui se mit sur son séant, et qui put remuer sa langue paralysée.

Agathe et Joseph furent impressionnés par le mouvement d'horreur qui agitait si vivement la malade. Leur pénible attente fut entièrement justifiée par le spectacle de la figure bleuâtre et décomposée de Philippe, par sa démarche chancelante, par l'état horrible de ses yeux profondément cernés, ternes, et néanmoins hagards. Il avait un violent frisson de fièvre, ses dents claquaient.

— Misère en Prusse ! s'écria-t-il. Ni pain, ni pâte, et j'ai le gosier en feu. Eh bien ! qu'y a-t-il ? Le diable se mêle toujours de nos affaires. Ma vieille Descoings est au lit et me fait des yeux grands comme des soucoupes...

— Taisez-vous, monsieur, lui dit Agathe en se levant, et respectez au moins le malheur que vous avez causé.

— Oh ! *monsieur* ? dit-il en regardant sa mère.

Ma chère petite mère , ce n'est pas bien , vous n'aimez donc plus votre garçon ?

— Êtes-vous digne d'être aimé ? ne vous souvenez-vous plus de ce que vous avez fait hier ? Aussi , pensez à chercher un appartement ; vous ne demeurerez plus avec nous. A compter de demain , reprit-elle , car , dans l'état où vous êtes , il est bien difficile...

— De me chasser , n'est-ce pas ? reprit-il. Ah ! vous jouez ici le mélodrame du *Fils banni* ? Tiens ! tiens !... voilà comment vous prenez les choses ? Eh bien ! vous êtes tous de jolis cocos. Qu'ai-je donc fait de mal ? J'ai pratiqué sur les matelas de la vieille un petit nettoyage. L'argent ne se met pas dans la laine , que diable ! Et où est le crime ! Ne vous a-t-elle pas pris vingt mille francs , elle ? Ne sommes-nous pas ses créanciers ? Je me suis remboursé d'autant !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! cria la mourante en joignant les mains et priant.

— Tais-toi ! s'écria Joseph en sautant sur son frère et lui mettant la main sur la bouche.

— Quart de conversion , par le flanc gauche ,

moutard de peintre ! répliqua Philippe en mettant sa forte main sur l'épaule de Joseph et le faisant tourner et tomber sur une bergère. On ne touche pas comme ça à la moustache d'un capitaine aux dragons de la garde impériale.

— Mais elle m'a rendu tout ce qu'elle me devait ! s'écria Agathe en se levant et montrant à son fils un visage irrité. D'ailleurs, cela ne regarde que moi, vous la tuez. Sortez, mon fils, dit-elle en faisant un geste qui usa ses forces, et ne reparaissez jamais devant moi. Vous êtes un monstre !

— Je la tue ?

— Mais son terne est sorti, cria Joseph, et tu lui as volé l'argent de sa mise.

— Si elle crève d'un terne rentré, ce n'est donc pas moi qui la tue, répondit l'ivrogne.

— Mais sortez donc ! dit Agathe, vous me faites horreur. Vous avez tous les vices ! Mon Dieu ! est-ce mon fils ?

Un râle sourd, parti du gosier de la Descoings, avait accru l'irritation d'Agathe.

— Je vous aime bien encore, vous, ma mère,

qui êtes la cause de tous mes malheurs! dit Philippe. Vous me mettez à la porte, un jour de Noël, jour de naissance de... comment s'appelle-t-il?... Jésus! Qu'aviez-vous fait à grand-papa Rouget, à votre père, pour qu'il vous chassât et vous déshéritât? Si vous ne lui aviez pas déplu, nous aurions été riches et je n'aurais pas été réduit à la dernière des misères. Qu'avez-vous fait à votre père, vous qui êtes une bonne femme? Vous voyez bien que je puis être un bon garçon et tout de même être mis à la porte. Moi, la gloire de la famille.

— La honte! cria la Descoings.

Agathe fondait en larmes.

— Tu sortiras ou tu me tueras! s'écria Joseph qui s'élança sur son frère avec une fureur de lion.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit Agathe en se levant et voulant séparer les deux frères.

En ce moment, Bixiou et Haudry le médecin entrèrent. Joseph avait terrassé son frère et l'avait couché par terre.

— C'est une vraie bête féroce! disait-il. Ne parle pas! ou je te...

— Je me souviendrai de cela , beuglait Philippe.

— Une explication de famille , dit Bixiou.

— Relevez-le , dit le médecin , il est aussi malade que la bonne femme. Déshabillez-le ! Tirez-lui ses bottes.

— C'est facile à dire , s'écria Bixiou ; mais il faut les lui couper , ses jambes sont trop enflées...

Agathe prit une paire de ciseaux. Quand elle eut fendu les bottes , qui dans ce temps se portaient par-dessus des pantalons collants, dix pièces d'or roulèrent sur le carreau.

— Le voilà son argent , dit Philippe en murmurant. Satané bête que je suis , j'ai oublié la réserve ! Et moi aussi j'ai raté la fortune !

Le délire d'une horrible fièvre le saisit , et il se mit à extravaguer. Joseph , aidé par Desroches père qui survint , et par Bixiou , put donc transporter ce malheureux dans sa chambre. Le docteur Haudry fut obligé d'écrire un mot pour demander à l'hôpital de la Charité une camisole de force , car le délire s'accrut au point de faire craindre que Philippe ne se tuât : il devint furieux.

A neuf heures, le calme se rétablit dans le ménage. L'abbé Loraux et Desroches essayaient de consoler Agathe, qui ne cessait de pleurer au chevet de sa tante. Elle écoutait en secouant la tête, et gardait un silence obstiné. Joseph et la Descoings connaissaient seuls la profondeur et l'étendue de sa plaie intérieure.

— Il se corrigera, ma mère, dit enfin Joseph quand Desroches père et Bixiou furent partis.

— Oh ! s'écria la veuve, Philippe a raison ! Mon père m'a maudite. Je n'ai pas le droit de... Le voilà l'argent, dit-elle à la Descoings en réunissant les trois cents francs de Joseph et les deux cents francs trouvés sur Philippe. Va voir s'il ne lui faut pas à boire, dit-elle à Joseph.

— Tiendrez-vous une promesse faite à un lit de mort ? dit la Descoings qui sentait son intelligence près de lui échapper.

— Oui, ma tante.

— Eh bien, jurez-moi de donner vos fonds en viager au petit Desroches. Ma rente va nous manquer, et, d'après ce que je vous entends dire,



vous vous laisseriez gruger jusqu'au dernier sou par ce misérable...

— Je vous le jure , ma tante.

La vieille épicière mourut le 31 décembre , cinq jours après avoir reçu l'horrible coup que le vieux Desroches lui avait innocemment porté. Les cinq cents francs , le seul argent qu'il y eût dans le ménage , suffirent à peine à payer les frais de l'enterrement de la veuve Descoings. Elle ne laissait qu'un peu d'argenterie et de mobilier , dont la valeur fut donnée à son petit-fils par madame Bridau.

Réduite à huit cents francs de rentes viagères que lui fit Desroches fils , qui traita définitivement d'un titre nu, c'est-à-dire d'une charge sans clientèle , et qui prit alors ce petit capital de douze mille francs , Agathe rendit au propriétaire son appartement au troisième étage , et vendit tout le mobilier inutile. Quant , au bout d'un mois , le malade entra en convalescence , Agathe lui expliqua froidement que les frais de la maladie avaient absorbé tout l'argent comptant ; elle serait désormais obligée de travailler pour vivre.

Elle l'engagea donc de la manière la plus affectueuse à reprendre du service et à se suffire à lui-même.

— Vous auriez pu vous épargner ce sermon, dit Philippe en regardant sa mère d'un œil qu'une complète indifférence rendait froid. J'ai bien vu que ni vous ni mon frère vous ne m'aimez plus. Je suis maintenant seul au monde ; j'aime mieux cela !

— Rendez-vous digne d'affection, répondit la pauvre mère atteinte jusqu'au fond du cœur, et nous vous rendrons la nôtre.

— Des bêtises ! s'écria-t-il en l'interrompant.

Il prit son vieux chapeau pelé sur les bords, sa canne, se mit le chapeau sur l'oreille et descendit les escaliers en sifflant.

— Philippe ! où vas-tu sans argent ! lui cria sa mère, qui ne put réprimer ses larmes. Tiens...

Elle lui tendit cent francs en or enveloppés d'un papier : Philippe remonta les marches qu'il avait descendues et prit l'argent.

— Eh bien ! tu ne m'embrasses pas ? dit-elle en fondant en larmes.

Il serra sa mère sur son cœur , mais sans cette effusion de sentiment qui se communique et donne seule du prix à un baiser. Il embrassa sa mère au front.

— Et où vas-tu !

— Chez Florentine, la maitresse à Giroudeau,  
En voilà des amis !

Il descendit. Agathe rentra , les jambes tremblantes , les yeux obscurcis , le cœur serré. Elle se jeta à genoux , et pria Dieu de prendre cet enfant dénaturé sous sa protection.

## IX

### DERNIÈRES ROUERIES DE PHILIPPE.

En février 1823, madame Bridau s'était établie dans la chambre occupée par Philippe, et située au-dessus de la cuisine de son ancien appartement. L'atelier et la chambre du peintre se trouvaient en face, de l'autre côté de l'escalier. En voyant sa mère réduite à ce point, Joseph avait voulu du moins qu'elle fût le mieux possible. Après le départ de son frère, il se mêla de l'arrangement de la mansarde, à laquelle il imprima le cachet des artistes. Il y mit un tapis. Le lit,

disposé simplement , mais avec un goût exquis , eut un caractère de simplicité monastique. Les murs , tendus d'une percaline à bon marché, bien choisie , d'une couleur en harmonie avec le mobilier remis à neuf , rendirent cet intérieur élégant et propre. Il ajouta sur le carré une double porte et à l'intérieur une portière. La fenêtre fut cachée par un store qui donnait un jour doux.

Si la vie d'Agathe se restreignait à la plus simple expression que puisse prendre à Paris la vie d'une femme , elle fut du moins mieux que qui que ce soit dans une situation pareille , grâce à son fils. Pour éviter à sa mère les ennuis les plus cruels des ménages parisiens , Joseph l'emmena tous les jours dîner à une table d'hôte de la rue de Beaune où se trouvaient des femmes comme il faut , des députés , des gens titrés , et qui pour chaque personne coûtait cent vingt francs par mois.

Chargée uniquement du déjeuner , Agathe reprit pour le fils l'habitude que jadis elle avait pour le père. Malgré les pieux mensonges de Joseph , elle finit par savoir que son dîner coûtait

cent vingt francs par mois. Épouvantée par l'énormité de cette dépense, et n'imaginant pas que son fils pût gagner beaucoup d'argent à peindre des femmes nues, elle obtint, grâce à l'abbé Loraux, son confesseur, une place à sept cents fr. par an dans un bureau de loterie appartenant à la comtesse Bauvan, la veuve d'un chef de chouans.

Les bureaux de loterie, le lot des veuves protégées, faisaient assez ordinairement vivre une famille qui s'employait à sa gérance. Mais, sous la restauration, la difficulté de récompenser, dans les limites du gouvernement constitutionnel, tous les services rendus, fit donner à des femmes titrées malheureuses non pas un, mais deux bureaux de loterie, dont les recettes valaient de six à dix mille francs. Dans ce cas, la veuve du général ou du noble ainsi protégée ne tenait pas ses bureaux par elle-même, elle avait des gérants intéressés. Quand ces gérants étaient garçons, ils ne pouvaient se dispenser d'avoir avec eux un employé, car le bureau devait rester toujours ouvert depuis le matin jusqu'à minuit, et les écri-

tures exigées par les finances étaient d'ailleurs considérables. La comtesse de Bauvan, à qui l'abbé Loraux expliqua la position de la veuve Bridau, promit, au cas où son gérant s'en irait, la survivance pour Agathe; mais, en attendant, elle stipula pour elle sept cents francs d'appointements.

La pauvre veuve, obligée d'être au bureau dès dix heures du matin, n'eut pas plus de deux heures pour dîner. Elle revenait à sept heures, et restait à travailler jusqu'à minuit. Jamais Joseph, pendant deux ans, ne faillit un jour à venir chercher sa mère le soir pour la ramener rue Mazarine, et souvent il l'allait prendre pour dîner. Ses amis lui virent quitter l'Opéra, les Italiens et les plus brillants salons pour se trouver avant minuit rue Vivienne.

Après le salon de 1825, le premier peintre du roi obtint un bureau de loterie pour Agathe aux environs de la halle. La veuve permuta fort heureusement sans avoir de soulte à payer avec le titulaire d'un bureau situé rue de Seine, dans une maison où Joseph prit son atelier. A son tour,

elle prit un gérant , et fut heureuse de ne plus coûter que peu de chose à Joseph.

Avant d'avoir cette place dont l'assujettissement était si horrible , car elle n'obtint la sous-gérance qu'au moment de l'exposition de 1823 où les deux tableaux de son fils rendirent célèbre le nom de Bridau , elle contracta cette monotone régularité d'existence dans laquelle les personnes atteintes par des chagrins violents trouvent un point d'appui. Le matin , après avoir fini sa chambre où il n'y avait plus ni chats, ni petits oiseaux , et préparé le déjeuner au coin de sa cheminée , elle le portait dans l'atelier, où elle déjeunait avec son fils. Elle arrangeait la chambre de Joseph , éteignait le feu chez elle , venait travailler dans l'atelier près du petit poêle en fonte , et sortait dès qu'il venait un camarade ou des modèles. Quoiqu'elle ne comprît rien à l'art , ni à ses moyens , le silence profond de l'atelier lui convenait. Sous ce rapport , elle ne fit pas un progrès , elle n'y mettait aucune hypocrisie , elle s'étonnait naïvement de voir l'importance qu'on attachait à la couleur , à la composition , au dessin. Quand un



des amis du cénacle ou quelque peintre ami de Joseph, comme Schinner, Pierre Grassou, Léon de Lora discutaient, elle venait regarder avec attention et ne découvrait rien de ce qui donnait lieu à ces grands mots et à ces chaudes disputes. Elle faisait le linge de son fils, lui raccommodait ses bas, ses chaussettes; elle arriva jusqu'à lui nettoyer sa palette, à lui ramasser des linges pour essuyer ses brosses, à tout mettre en ordre dans l'atelier. En voyant sa mère avoir l'intelligence de ces petits détails, Joseph la comblait de soins. Si la mère et le fils ne s'entendaient point en fait d'art, ils s'unirent admirablement par la tendresse. La mère avait son projet. Quand Agathe eut amadoué Joseph, un matin, pendant qu'il esquissait un immense tableau, réalisé plus tard et qui ne fut pas compris, elle se hasarda à dire tout haut : — Mon Dieu ! que fait-il ?

— Qui ?

— Philippe !

— Ah ! dame ! ce garçon-là mange de la vache enragée. Il se formera.

— Mais il a déjà connu la misère, et peut-être

est-ce la misère qui nous l'a changé. S'il était heureux il serait bon...

— Tu crois, ma chère mère, qu'il a souffert dans son voyage? mais tu te trompes, il a fait à New-York le carnaval comme il le fait encore ici.

— S'il souffrait cependant auprès de nous, ce serait affreux...

— Oui, répondit Joseph. Quant à ce qui me regarde, je donnerais volontiers de l'argent, mais je ne veux pas le voir. Il a tué la pauvre Descoings.

— Ainsi, reprit Agathe, tu ne ferais pas son portrait?

— Pour toi, ma mère, je souffrirais le martyre. Je puis bien ne me souvenir que d'une chose : c'est qu'il est mon frère.

— Son portrait en capitaine de dragons, à cheval.

— Oui, j'ai là un beau cheval d'après Gros, et je ne sais à quoi l'utiliser.

— Eh bien! va donc savoir chez son ami ce qu'il devient.

— J'irai.

Agathe se leva ; ses ciseaux , tout tomba par terre ; elle vint embrasser Joseph sur la tête et cacha deux larmes dans ses cheveux.

— C'est ta passion à toi , ce garçon ! dit-il ; nous avons tous notre passion malheureuse.

Le soir Joseph alla rue du Sentier, et y trouva, vers quatre heures , son frère qui remplaçait Giroudeau. Le vieux capitaine de dragons était passé caissier à un journal hebdomadaire entrepris par son neveu. Quoique Finot restât propriétaire du petit journal qu'il avait mis en actions et dont toutes les actions étaient entre ses mains, le propriétaire et le rédacteur en chef visible était un de ses amis nommé Lousteau , précisément le fils du subdélégué d'Issoudun de qui le grand-père de Bridau avait voulu se venger , et le neveu de madame Hochon.

Pour être agréable à son oncle , Finot lui avait donné Bridau pour remplaçant, en diminuant toutefois de moitié les appointements. Puis, tous les jours à cinq heures , Giroudeau vérifiait la caisse et emportait l'argent de la recette journa-

lière. Coloquinte, l'invalidé, qui servait de garçon de bureau et qui faisait les courses, surveillait un peu le capitaine Philippe. Philippe se comportait bien d'ailleurs. Six cents francs d'appointements et cinq cents francs de sa croix le faisaient d'autant mieux vivre, que, chauffé pendant la journée et passant ses soirées aux théâtres, où il allait gratis, il n'avait qu'à penser à sa nourriture et à son logement. Coloquinte partait avec du papier timbré sur la tête, et Philippe brossait ses fausses manches en toile verte quand Joseph entra.

— Tiens, voilà le moutard ! dit Philippe. Eh bien ! nous allons dîner ensemble, tu viendras à l'Opéra ; Florine et Florentine ont une loge. J'y vais avec Giroudeau, tu en seras : tu feras connaissance avec Nathan !

Il prit sa canne plombée et mouilla son cigare.

— Je ne puis pas profiter de ton invitation, j'ai notre mère à conduire ; nous dinons à table d'hôte.

— Eh bien ! comment va-t-elle cette pauvre bonne femme ?...

— Mais elle ne va pas mal, répondit le peintre. J'ai refait le portrait de notre père et celui de notre tante Descoings. J'ai fini le mien et je voudrais donner à notre mère le tien, en uniforme des dragons de la garde impériale.

— Bien !

— Mais il faut venir poser...

— Je suis tenu dans cette cage à poulet depuis neuf heures jusqu'à cinq heures...

— Deux dimanches suffiront.

— Convenu, petit, reprit l'ancien officier d'ordonnance de Napoléon en allumant son cigare à la lampe du portier.

Quand Joseph expliqua la position de Philippe à sa mère en allant dîner rue de Beaune, il lui sentit trembler le bras sur le sien, la joie illumina ce visage passé ; la pauvre femme respira comme une personne débarrassée d'un poids énorme. Le lendemain elle eut pour Joseph des attentions que son bonheur et la reconnaissance lui inspirèrent, elle lui garnit son atelier de fleurs et lui acheta deux jardinières.

Le premier dimanche pendant lequel Philippe

dut venir poser, Agathe eut soin de préparer dans l'atelier un déjeuner exquis. Elle mit tout sur la table, sans oublier un flacon d'eau-de-vie qui n'était qu'à moitié plein. Elle resta derrière un paravent auquel elle fit un trou. L'ex-dragon avait envoyé la veille son uniforme, qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser. Quand Philippe posa tout habillé sur un de ces chevaux empaillés qu'ont les selliers et que Joseph avait loué, Agathe fut obligée, pour ne pas se trahir, de confondre le léger bruit de ses larmes avec la conversation des deux frères. Philippe posa deux heures avant et deux heures après le déjeuner. A trois heures après midi, le dragon reprit ses habits ordinaires, et, tout en fumant un cigare, il proposa pour la seconde fois à son frère d'aller dîner ensemble au Palais-Royal, et il fit sonner de l'or dans son gousset.

— Non, répondit Joseph, tu m'effrayes quand je te vois de l'or.

— Ah çà ! vous aurez donc toujours mauvaise opinion de moi ici ? s'écria le chef d'escadron d'une voix tonnante.

— Non, non, répondit Agathe en sortant de sa cachette, et venant embrasser son fils. Allons dîner avec lui, Joseph.

Joseph n'osa pas gronder sa mère; il s'habilla, et Philippe les mena vers la rue Montorgueil, au Rocher de Cancale, où il leur donna un dîner splendide dont la carte s'éleva jusqu'à cent francs.

— Diantre! dit Joseph inquiet, avec onze cents francs d'appointements, tu fais, comme Poncehard, dans la *Dame Blanche*, des économies à pouvoir acheter des terres.

— Bah! je suis en veine, répondit le dragon qui avait énormément bu.

En entendant ce mot dit sur le pas de la porte et avant de monter en voiture pour aller au spectacle, car Philippe menait sa mère au Cirque-Olympique, seul théâtre où son confesseur lui permit d'aller, Joseph serra le bras de sa mère qui feignit aussitôt d'être indisposée, et qui refusa le spectacle. Philippe reconduisit alors sa mère et son frère rue Mazarine, où, quand elle se trouva seule avec Joseph, dans sa mansarde, elle resta profondément silencieuse.

Le dimanche suivant, Philippe vint poser. Cette fois, sa mère assista visiblement à la séance. Elle servit le déjeuner, et put questionner le dragon. Elle apprit alors que le neveu de la vieille madame Hochon, l'amie de sa mère, jouait un certain rôle dans la littérature. Philippe et son ami Giroudeau se trouvaient dans cette société de journalistes, d'actrices, de libraires, et y étaient considérés en qualité de caissiers. Philippe, qui buvait toujours du kirch en posant après le déjeuner, eut la langue déliée. Il se vanta de redevenir un personnage avant peu de temps. Mais, sur une question de Joseph relative à ses moyens pécuniaires, il garda le silence. Par hasard, il n'y avait pas de journal le lendemain, à cause d'une fête; Philippe, pour en finir, proposa de venir poser le lendemain. Joseph lui représenta que l'époque du salon approchait, il n'avait pas l'argent des deux cadres pour ses tableaux et ne pouvait se le procurer qu'en achevant la copie d'un Rubens que voulait avoir un marchand de tableaux nommé Magus. L'original appartenait à un riche banquier suisse qui ne l'avait prêté que



pour dix jours , et la journée de demain était la dernière. Il fallait donc absolument remettre la séance au prochain dimanche.

— C'est ça ! dit Philippe en regardant le tableau de Rubens posé sur un chevalet.

— Oui , répondit Joseph. Cela vaut vingt mille francs. Voilà ce que peut le génie. Il y a des morceaux de toile qui valent des cent mille francs.

— Moi , j'aime mieux ta copie , dit le dragon.

— Elle est plus jeune , dit Joseph en riant ; mais ma copie ne vaut que mille francs. Il me faut demain pour lui donner tous les tons de l'original et la vieillir afin qu'on ne les reconnaisse pas.

— Adieu , ma mère , dit Philippe en embrassant Agathe. A dimanche prochain.

Le lendemain, Elias Magus devait venir chercher sa copie. Un ami de Joseph , qui travaillait pour ce marchand , Fougères , voulut voir cette copie finie. Pour lui jouer un tour, en l'entendant frapper, Joseph Bridau mit sa copie vernie avec un vernis particulier à la place de l'original , et plaça l'original sur son chevalet. Il mystifia com-

plètement Pierre Grassou de Fougères , qui fut émerveillé de ce tour de force.

— Tromperais-tu le vieil Élias Magus ? lui dit Pierre Grassou.

— Nous allons voir, dit Joseph.

Le marchand ne vint pas, il était tard ; Agathe dînait chez madame Desroches , qui venait de perdre son mari. Joseph proposa à Pierre Grassou de venir à sa table d'hôte. En descendant , il laissa, suivant ses habitudes, la clef de son atelier à la portière.

— Je dois poser ce soir, dit Philippe à la portière une heure après le départ de son frère ; je vais attendre Joseph.

La portière donna la clef, Philippe monta, prit la copie en croyant prendre le tableau ; puis il redescendit, remit la clef à la portière en paraissant avoir oublié quelque chose et alla vendre le Rubens trois mille francs. Il avait eu la précaution de prévenir Élias Magus de la part de son frère de ne venir que le lendemain. Le soir, quand Joseph, qui ramena sa mère de chez madame veuve Desroches , rentra , le portier lui

parla de la lubie de son frère qui était aussitôt sorti qu'entré.

— Je suis perdu s'il n'a eu la délicatesse de ne prendre que la copie ! s'écria le peintre, en devinant le vol.

Il monta rapidement les trois étages, se précipita dans son atelier, et dit : — Dieu soit loué ! Il a été ce qu'il sera toujours, un vil coquin !

Agathe avait suivi Joseph ; elle ne comprenait rien à cette parole ; mais quand son fils la lui eut expliquée, elle resta debout, sans larmes aux yeux.

— Je n'ai donc plus qu'un fils ! dit-elle d'une voix faible.

— Nous n'avons pas voulu le déshonorer aux yeux des étrangers, reprit Joseph ; mais maintenant il faut le consigner chez le portier. Désormais, nous garderons nos clefs. J'achèverai sa maudite figure de mémoire ; il y manque peu de chose.

— Laisse-la comme elle est ; il me ferait trop de mal à voir, répondit la mère atteinte au fond du cœur et stupéfaite de tant de lâcheté.

Philippe savait à quoi l'argent de cette copie était destiné ; il connaissait l'abîme où il plongeait son frère ! il n'avait rien respecté. Depuis ce dernier coup , Agathe ne parla plus de Philippe. Sa figure prit l'expression d'un désespoir amer, froid et concentré. Une pensée la tuait.

— Quelque jour , se disait-elle, nous verrons Bridau devant les tribunaux !

Deux mois après , à l'ouverture du Salon , et au moment où Agathe allait entrer dans son bureau de loterie, un matin, Giroudeau vint voir madame Bridau, qui se trouvait à déjeuner avec Joseph à qui désormais tout son cœur appartenait. Quand Giroudeau se nomma , la mère et le fils tremblèrent d'autant plus que l'ex-dragon avait une physionomie de vieux loup de mer peu rassurante.

Ses deux yeux gris éteints , sa moustache pie, ses restes de chevelure ébouriffés autour d'un crâne couleur beurre frais , offraient je ne sais quoi d'éraillé, de lubidineux. Il portait une vieille redingote gris de fer , ornée de sa rosette de la Légion d'honneur , qui croisait difficilement sur un ventre de cuisinier , en harmonie avec sa

bouche fendue jusqu'aux oreilles ; avec de fortes épaules, son torse reposait sur de petites jambes grêles. Enfin, il montrait un teint enluminé aux pommettes qui révélait une vie joyeuse. Le bas de ses joues, fortement ridé, débordait un col de voleurs noir usé. Il avait d'énormes boucles d'oreilles.

— Madame, dit l'oncle et le caissier de Finot, votre fils se trouve dans une situation si malheureuse, qu'il est impossible à ses amis de ne pas vous prier de partager les charges assez lourdes qu'il leur impose. Il ne peut plus remplir sa place au journal. Mademoiselle Florentine de la Porte-Saint-Martin le loge chez elle, dans une pauvre mansarde. Il est mourant. Si son frère et vous, vous ne pouvez payer le médecin et les remèdes, nous allons être forcés, dans l'intérêt même de sa guérison, de le faire transporter à l'hôpital ; tandis que, pour trois cents francs, nous le garderions. Il lui faut absolument une garde ; il sort le soir pendant que mademoiselle Florentine est au théâtre ; il prend alors des choses irritantes, contraires à sa maladie et à ses traitements ; et,

comme nous l'aimons, il nous rend vraiment malheureux. Il a engagé sa pension pour trois ans ; il vient d'être remplacé provisoirement au journal ; mais il va se tuer, madame, si nous ne le mettons pas à la maison de santé du docteur Dubois. Cet hospice décent coûtera dix francs par jour : nous ferons, Florentine et moi, la moitié d'un mois, faites l'autre ; il n'en aura guère que pour deux mois...

— Monsieur, il est difficile qu'une mère ne vous soit pas éternellement reconnaissante de ce que vous faites pour son fils ; mais ce fils est retranché de mon cœur ; et, quant à de l'argent, je n'en ai point. Pour ne pas être à la charge de mon fils que voici, qui travaille nuit et jour, qui se tue, et qui mérite tout l'amour de sa mère, j'entre après-demain dans un bureau de loterie comme sous-gérante. A mon âge!...

— Et vous, jeune homme, dit le vieux dragon à Joseph, voyons ? Ne ferez-vous pas pour votre frère ce que font une pauvre danseuse de la Porte-Saint-Martin et un vieux militaire...

— Tenez, voulez-vous, dit Joseph impatienté,

que je vous exprime en langage d'artiste l'objet de votre visite. Eh bien ! vous venez nous *tirer une carotte*.

— Demain, donc, votre frère ira à l'hôpital...

— Il y sera très-bien, reprit Joseph. Si jamais j'étais en pareil cas, j'irais, moi !

Giroudeau se retira, très-désappointé, mais aussi très-sérieusement humilié d'avoir à mettre à l'hôpital un homme qui avait porté les ordres de l'empereur à la bataille de Montereau.

Trois mois après, vers la fin du mois de juillet, un matin, en allant à son bureau de loterie, Agathe, qui prenait par le Pont-Neuf pour éviter de donner le sou du Pont-des-Arts, aperçut le long des boutiques du quai de l'École où elle longeait le parapet, un homme portant la livrée de la misère du second ordre. Il existe en effet à Paris trois ordres de misère. D'abord, la misère de l'homme qui conserve les apparences et à qui l'avenir appartient : misère des jeunes gens, des artistes, des gens du monde, momentanément atteints. Les indices de cette misère ne sont visibles qu'au microscope de l'observateur le plus

exercé. Ces gens constituent l'ordre équestre de la misère, ils vont encore en cabriolet. Dans le second ordre se trouvent les vieillards à qui tout est indifférent, qui vous mettent au mois de juin la croix de la Légion d'honneur sur une redingote blanche d'alpaga. C'est la misère des vieux rentiers, des vieux employés qui vivent à Sainte-Périne, et qui du vêtement extérieur ne se soucient plus guère. Enfin la misère en haillons, la misère du peuple, la plus poétique de toutes.

L'homme en qui la pauvre Agathe crut reconnaître son fils était à cheval sur les deux derniers ordres. Elle aperçut un col horriblement usé, un chapeau galeux, des bottes éculées et rapiécées, une redingote filandreuse à boutons sans moule, dont les capsules béantes ou recroquevillées étaient en parfaite harmonie avec des poches usées et un collet crasseux. Des vestiges de duvet disaient assez que, si la redingote contenait quelque chose, ce ne pouvait être que de la poussière. L'homme sortit des mains noires, comme celles d'un ouvrier, d'un pantalon gris de fer, décousu. Enfin, sur la poitrine, un gilet de laine tricotée, bruni



par l'usage, qui débordait les manches, qui passait au-dessus du pantalon, se voyait partout, et tenait sans doute lieu de linge.

La mère ne reconnut pas tout d'abord son fils. Philippe portait un garde-vue en taffetas vert et en fil d'archal. Sa tête presque chauve, son teint, sa figure hâve, disaient assez qu'il sortait de l'hôpital du Midi. Sa redingote bleue, blanchie sur toutes les lisières, était toujours décorée de la rosette. Les passants le regardaient avec une curiosité mêlée de pitié. La rosette inquiétait le regard et jetait en des doutes honorables pour la Légion d'honneur, car en ce temps il n'y avait pas cinquante-trois mille décorés en France.

Agathe sentit tressaillir son être intérieur. S'il lui était impossible d'aimer ce fils, elle pouvait encore beaucoup souffrir par lui. Elle était éclairée par le dernier rayon de la maternité expirante. Elle pleura, quand elle vit faire au brillant officier d'ordonnance de l'empereur le geste d'entrer dans un débit de tabac, pour y acheter un cigare, et s'arrêter sur le seuil : il avait fouillé dans sa poche et n'y trouvait rien. Agathe traversa rapi-

dement le quai , prit sa bourse , la mit dans la main de Philippe , et se sauva comme si elle venait de commettre un crime. Elle resta deux jours sans pouvoir rien prendre ; elle avait toujours devant les yeux l'horrible figure de son fils mourant de faim dans Paris.

—Après avoir épuisé l'argent de ma bourse , qui lui en donnera ? pensait-elle. Giroudeau ne nous trompait pas , il est allé à l'hôpital !

Elle ne voyait plus l'assassin de sa pauvre tante , le fléau de la famille , le voleur domestique , le joueur , le buveur , le débauché de bas étage , elle voyait un convalescent mourant de faim , un fumeur sans tabac. Elle devint , à quarante-sept ans , comme une femme de soixante et dix ans ; ses yeux se ternirent alors dans les larmes et la prière.

Mais ce ne fut pas le dernier coup que ce fils devait lui porter ; sa prévision la plus horrible fut réalisée. La conspiration d'officiers , dite du 19 août , fut découverte. On cria par les rues l'extrait du *Moniteur*. Agathe entendit du fond de sa cage , dans le bureau de loterie de la rue Vivienne , le nom de Philippe Bridau. Philippe était en prison

à la Conciergerie. Elle s'évanouit, et le gérant, qui comprit sa peine et la nécessité de faire des démarches, lui donna un congé de quinze jours.

—Ah! mon ami, c'est nous, avec notre rigueur, qui l'avons poussé là, dit-elle à Joseph en se mettant au lit.

—Je vais aller voir Desroches, lui répondit Joseph.

Pendant que l'artiste confiait les intérêts de son frère à Desroches, qui passait pour le plus mûré, le plus astucieux des avoués de Paris, et qui d'ailleurs rendait des services à plusieurs personnages, entre autres à des Lupeaulx, alors secrétaire général d'un ministère, Giroudeau se présentait chez la veuve qui, cette fois, eut confiance en lui.

—Madame, lui dit-il, trouvez douze mille francs, et votre fils sera mis en liberté, faute de preuves. Il s'agit d'acheter le silence de deux témoins.

—Je les aurai, dit la pauvre mère, sans savoir où et comment.

Inspirée par le danger, elle écrivit à la vieille

madame Hochon de les demander à son frère, Jean-Jacques Rouget, pour sauver son neveu. Si Rouget refusait, elle pria madame Hochon de les lui prêter, en s'engageant à les lui rendre en deux ans. Courrier par courrier, elle reçut la lettre suivante :

« Ma petite, votre frère, qui a bel et bien quarante mille livres de rente, ne donnera pas deux liards pour des neveux qu'il n'a jamais vus. Quant à moi, vous ignorez que je ne disposerai pas de six livres, tant que mon mari vivra. Hochon est le plus grand avare d'Issoudun, j'ignore ce qu'il fait de son argent, il ne donne pas plus de vingt francs par mois à ses trois petits-fils. Pour emprunter, j'aurais besoin de son autorisation, et il me la refuserait. Je n'ai même pas tenté de faire parler à votre frère, qui a chez lui une concubine de laquelle il est le très-humble serviteur. C'est pitié que de voir comment le pauvre homme est traité chez lui, quand il a une sœur et des neveux. Je vous ai fait sous-entendre à plusieurs reprises que votre présence à Issoudun

pouvait sauver votre frère, et arracher pour vos enfants, des griffes de cette vermine, une fortune de quarante mille livres de rente ; mais vous ne me répondez pas ou vous paraissez ne m'avoir jamais comprise. Aussi suis-je obligée aujourd'hui de vous écrire sans aucune précaution. Je prends bien part au malheur qui vous arrive, mais je ne puis que vous plaindre, ma chère mignonne, et voici pourquoi je ne puis vous être bonne à rien : à quatre-vingt-cinq ans, Hochon fait ses quatre repas, mange de la salade avec des œufs durs le soir, et court comme un lapin. J'aurai passé ma vie entière, car il fera mon épitaphe, sans avoir eu vingt livres dans ma bourse. Si vous voulez venir à Issoudun combattre l'influence de la concubine sur votre frère, comme il ne vous recevra pas chez lui, j'aurai déjà bien de la peine à obtenir de M. Hochon la permission de vous recevoir chez moi. Mais vous y pouvez venir, il m'obéira sur ce point, ou je lui ferai demander, par un de ses petits-fils qui est majeur, les comptes du bien de ma fille aînée. J'espère que votre Philippe s'en tirera. Prenez un bon avocat, et venez le

plus tôt possible à Issoudun. Songez que votre frère est très-imbécile, et qu'à cinquante-sept ans, il est plus chétif et plus vieux que M. Hochon. Adieu, ma petite Agathe, que Dieu vous aide.

« MAXIMILIENNE HOCHON, née LOUSTEAU. »

« P. S. Mon neveu, qui écrit dans les journaux, et s'est lié avec votre Philippe, est-il venu vous rendre ses devoirs? Marquez-m'en ce que vous en saurez. »

Cette lettre occupa fortement Agathe, elle la montra nécessairement à Joseph, à qui elle fut forcée de raconter la proposition de Giroudeau. L'artiste, qui devenait prudent dès qu'il s'agissait de son frère, fit remarquer à sa mère qu'elle devait tout communiquer à Desroches. Frappée de la justesse de cette observation, le fils et la mère allèrent le lendemain matin, dès six heures, trouver Desroches. Cet avoué, sec comme défunt son père, à la voix aigre, au teint âpre, aux yeux implacables, à visage de fouine, qui

se lèche les lèvres du sang des poulets , bondit comme un tigre en apprenant la visite et la proposition de Giroudeau.

— Ah ça ! mère Bridau , s'écria-t-il de sa petite voix cassée , jusqu'à quand serez-vous la dupe de votre maudit brigand de fils ? Ne donnez pas deux liards ! Je vous réponds de lui. C'est pour sauver son avenir que je tiens à le laisser juger par la cour des pairs , et Dieu veuille que j'obtienne une condamnation contre lui. Allez à Issoudun , sauvez la fortune de vos enfants. Si vous n'y parvenez pas , si votre frère fait un testament en faveur de cette femme , eh bien ! rassemblez au moins les éléments d'un procès en captation , je le mènerai. Mais vous êtes trop honnête femme. Aux vacances , j'irai , moi !

Ce *J'irai , moi !* fit trembler l'artiste dans sa peau. Desroches cligna de l'œil pour dire à Joseph de laisser aller sa mère un peu en avant , et il le garda pendant un moment seul.

— Votre frère est un grand misérable , il est volontairement ou involontairement la cause de

la découverte de la conspiration , car le drôle est si fin qu'on ne peut pas savoir la vérité là-dessus. Entre niais ou traître , choisissez ! Il sera mis sous la surveillance de la haute police, voilà tout. Soyez tranquille, il n'y a que moi qui sache ce secret. Allez à Issoudun avec votre mère , vous avez de l'esprit , tâchez de sauver cette succession.

— Allons , ma pauvre mère , Desroches a raison, dit-il en rejoignant Agathe dans l'escalier, j'ai vendu mes deux tableaux , partons pour le Berry , puisque tu as quinze jours à toi.

Agathe et Joseph se mirent en route le lendemain même pour Issoudun, abandonnant Philippe à sa destinée. La diligence passa par la rue d'Enfer pour prendre la route d'Orléans. Quand Agathe aperçut le Luxembourg, où Philippe avait été transféré , elle ne put s'empêcher de dire : — Sans les alliés pourtant, il ne serait pas là !

Bien des enfants auraient fait un mouvement d'impatience, auraient souri de pitié ; mais l'artiste, qui se trouvait seul avec sa mère dans le coupé, la saisit , la pressa contre son cœur , en



disant : — O mère ! tu es mère comme Raphaël  
était peintre ! et tu seras toujours une imbécile de  
mère !

FIN.

62632382

